













ŒUVRES

DE

Léon Valade

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

- 20 exemplaires sur papier de Chine.
20 — sur papier de Hollande.
5 — sur papier Whatman.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur





F. Régnier

ŒUVRES

Léon Valade

ROMAN

Le roman de Léon Valade



10271
13/91

PARIS

ÉDITIONS L'ÉCLAIR, 1911
10, RUE DE LA HARPE, 10

75001 PARIS



OEUVRES

DE

Léon Valade

POÉSIES

Avril, Mai, Juin. — A Mi-Côte



10238
13/6/11

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31 PASSAGE CHOISEUL 27-31

M DCCC LXXXVII





PRÉFACE

LA publication que nous offrons aux lecteurs renferme, dans ce qu'elle a d'essentiel, l'œuvre poétique de Léon Valade. Une partie seulement avait paru de son vivant. Pour le reste, deux des plus anciens amis du poète, MM. Émile Blémont et Albert Mèrat, l'ont recueilli avec moi, pour l'éditeur dont le nom est étroitement attaché à l'histoire de la poésie dans ces vingt dernières années.

C'est une tâche pénible et que l'on ne peut accomplir sans une profonde émotion, que celle de dépouiller les papiers laissés par un ami disparu : les fonds de tiroir brutalement vidés par la mort et violés par la lumière ; à côté du manuscrit déjà prêt pour le public,

le bout de strophe qui chantait dans le cerveau, vingt fois repris, griffonné sur des coins de feuilles jaunies ou sur l'envers d'une lettre ; toutes les fleurs desséchées d'une pensée qui n'est plus, exhalant le parfum vieilli des souvenirs arrachés à l'ombre où ils dormaient. Il se dégage une impression singulièrement douloureuse des documents d'une vie éteinte : il me semble qu'elle a quelque chose de plus pénétrant, quand l'œuvre d'un artiste s'y ajoute aux intimités de l'homme, et que les ébauches restées informes, les travaux restés incomplets, mêlent à la mémoire de l'existence brisée les débris de l'œuvre interrompue.

Léon Valade n'a été, de son vivant, apprécié à toute sa valeur que par un groupe restreint d'amis et de lettrés. Il n'a jamais cherché la renommée : on pourrait presque dire qu'il l'a fuie : et peut-être, cependant, tel qui a fait tout d'abord un gros tapage autour de son nom, laissera-t-il après lui beaucoup moins que notre ami. Il a enfermé, d'une main singulièrement délicate, des sentiments exquis dans des vers achevés : il faut autre chose pour le bruit du moment ; mais cela suffit pour rester.

Il y a un caractère d'homme, qu'on rencontre parfois dans la grande famille des arts et de la pensée : je parle de ces esprits d'élite, aimant, sentant le beau comme personne, vivant pour lui et par lui, nés, à ce qu'il semble, pour se faire leur place du premier coup, mais qui paraissent mettre, à éviter le bruit, autant d'obstination que les autres en mettent à le rechercher.

Soit que leur délicatesse s'effarouche de l'âpreté labo-

riense et des moyens bruyants nécessaires à la conquête du succès, soit qu'un esprit critique trop raffiné leur fasse trembler la main à la besogne ; ils abandonnent aux autres sans regret, ou tout au moins sans effort, leur légitime part de renommée ; produisant peu, à loisir ; — prenant plaisir à disséminer ce qu'ils font, ou à s'effacer sous des pseudonymes, comme s'ils mettaient je ne sais quelle coquetterie à se faire retrouver par les dilettautes ; — satisfaits, si, après une existence remplie par l'admiration des maîtres et par les amitiés de l'intelligence, ils laissent le léger bagage d'œuvres achevées qui peut témoigner de ce qu'ils ont valu.

Léon Valade était de ceux-là. Il appartenait au groupe de poètes qui surgirent vers 1860, et qu'on a nommés les Parnassiens. C'était l'heure où une sorte de rumeur, encore confuse, annonçait dans la jeunesse le premier réveil après les huit ans de silence qui avaient ouvert l'Empire. On sait quelle réaction, au lendemain du 2 Décembre, avait étouffé, non seulement les passions de la veille, mais encore le mouvement de la pensée. L'auteur des « *Fleurs du Mal*, » dans une mémorable préface, a exprimé l'impression de profonde répugnance éprouvée par les hommes de sa sorte, devant les générations de jeunes vieillards que chaque année renouvelait. A une période d'exubérance avait succédé une époque de refroidissement analogue à l'époque glaciaire des géologues : seulement les éléphants à long poil et les ours des cavernes, y étaient remplacés par des dramaturges bourgeois et par des critiques normaliens.

Je n'ai pas à rappeler quel tapage accueillit le premier groupe de jeunes poètes qui se montra sous l'Empire. Ce sont là des querelles déjà oubliées : les Parnassiens se sont fait leur place partout, jusqu'à l'Académie. Valade était Parnassien, et Parnassien convaincu ; mais il avait, dans le groupe, une figure à part. Qui l'a vu, ne l'a pas oublié : petit, frêle, souffreteux, frioleusement blotti dans les trois tours de son cache-nez, avec une large barbe noire et de longs cheveux pendants dont un paquet, d'ordinaire, tombait obliquement en travers du front. Mais ce qui donnait son accent à la physionomie, c'étaient les yeux, des yeux bruns, un peu bridés, d'une étonnante expression, étrangement doux et fins, chargés de rêve, à demi éclairés d'un sourire mélancolique. A voir cette grande barbe et ces yeux orientaux, on eût dit de quelque poète Persan, de quelque descendant d'Hafiz et de Sadi, exilé et grelottant dans les boues parisiennes, et y portant tout l'hiver le deuil du dernier rayon de soleil.

De biographie, on peut dire qu'il n'en eut pas. Né en 1841 à Bordeaux, il était fils et frère d'hommes qui ont rendu de grands services dans l'enseignement des sourds-muets. Après avoir fait ses études au lycée Louis-le-Grand, il devint secrétaire de Victor Cousin, au temps où celui-ci abandonnait Platon pour les beaux yeux des héroïnes de la Fronde. Il racontait gaiement les tribulations du métier : il s'agissait de recopier, au rabais, les lambeaux de phrase laborieusement éparpillés, travaillés et retravaillés par le vieux philo-

sopbe sur tous les bouts de papier qui lui tombaient sous la main. — C'était une position dont on se lassait vite. Valade n'y resta guères. Il entra jeune dans l'administration parisienne. L'Hôtel-de-Ville, vers la fin de l'Empire, couvrait dans ses bureaux tout un peuple d'écrivains. Il ne se passait pas de jour qu'il ne laissât échapper par les fenêtres des volées de feuilles à en-tête administratif, chargées en contrebande de sonnets, de vaudevilles et même de terribles pamphlets politiques. La plupart quittèrent la maison au premier succès : Valade y resta jusqu'à sa mort ; il y avait trouvé la boucbee de pain qui permet de vivre pour l'art, le rêve et l'idée. Jamais on ne vit si étrange employé. Quand le Quatre-Septembre eut mis près du pouvoir nombre de ses camarades, ce furent eux qui le sollicitèrent d'en profiter, si discrètement qu'il voulût le faire : il refusa net. Républicain ardent, et connu pour tel, il avait une répugnance insurmontable pour la doctrine des faveurs administratives.

En dehors de ce qu'il lui fallait donner à ce travail matériel, toute son existence s'écoula dans ce milieu qui n'existe qu'à Paris, dans ce monde libre et large ouvert des Arts et de l'Idée, où se sont rencontrés à une heure donnée, loin des coteries et comme au grand air de l'Agora d'Athènes, tous les ouvriers du grand labour intellectuel. Il le traversa, aimé, apprécié de tous, autant pour la solidité de ses amitiés et sa loyauté d'or pur, que pour son rare et modeste talent ; — presque toujours escorté d'un groupe d'inséparables, attachés à lui par la sympathie dont il rayonnait ; — mêlant la

rêverie féconde du poète aux habitudes réglées qu'ont volontiers les maladifs. Une vie passée de la sorte; pour tout évènement des flâneries sans fin, dans les nuits de Paris, à travers les « rafraichissantes ténèbres », comme dit Baudelaire, à l'heure où l'on ne rencontre guère dans les rues désertes que des poètes et des chats noctambules; puis le travail que rien ne talonne, que berce une paresse de délicat, et qui peut dégager, caresser à loisir, sans souci des heures, l'œuvre commencée : voilà, avec les échappées des rares jours de liberté, aux montagnes, à la mer ou en Italie, toute l'histoire de Valade.

Il a si bien décrit lui-même son caractère et son talent, que je ne puis mieux faire que de le citer :

Tant mieux pour les buveurs puissants, qui, d'une haleine,
 Sans voir la lie au fond, vident leur coupe pleine :
 Et libre au curieux, dont la passion bout
 Trop vive, de vouloir épuiser jusqu'au bout
 L'irritante saveur des voluptés goûtées !
 J'admire chez autrui ces fougues emportées,
 Par qui l'âme, impuissante à le jamais saisir,
 Poursuit avidement l'infini du plaisir,
 Jusqu'à ce que le doute ou le dégoût la blesse.
 — Mais un raffinement, qui peut-être est faiblesse,
 Pour moi met la plus forte attraction parmi
 Les fuyantes douceurs que l'on goûte à demi :
 Et les choses vraiment que je prise entre toutes,
 Sont le verre où l'on boit à peine quelques gouttes,
 L'accord lointain, qu'émiette une brise à son gré ;
 Le vers, lu par hasard, d'un poète ignoré,
 Les paysages vus en passant, et les fièvres
 Subtiles d'un baiser surpris au coin des lèvres.

Le portrait que le poète trace de lui-même me semble une merveille : il est à coup sûr frappant de ressemblance. Qu'on n'aille point pourtant s'y méprendre, et confondre Valade avec une sorte de gens dont il était fort éloigné. On connaît, en matière d'art et de doctrines, une race de gourmets littéraires, d'un goût si raffiné et d'un tempérament si frêle, que toute conviction arrêtée leur devient une naïveté grossière, toute œuvre puissante une brutalité insupportable. Ils ne peuvent se défendre d'être blessés par l'exubérance athlétique des grands génies comme par un excès de mauvais ton, et en viennent à prendre, pour un signe d'aristocratie intellectuelle, l'espèce de répugnance que tout ce qu'il y de mâle inspire à leur délicatesse.

Quoiqu'on pense de ce genre, fort à la mode et bien prisé du public le plus distingué, ce n'était point du tout celui de Valade. Il savait, au contraire, concilier l'esprit le plus pénétrant, avec l'intelligence, ou plutôt la passion des œuvres et des pensées fortes. Je ne parle pas seulement de ses opinions. Républicain et libre-penseur, il a tenu à garder toute sa vie, sans bruit, mais sans l'ombre de faiblesse, la solidité et le courage de ses convictions. Pour les choses qui touchaient l'art et la poésie, il avait cette qualité rare entre toutes, qu'avec le talent et le sens critique le plus aiguë, il restait attiré vers les idées hautes et robustes ; ce fut un raffiné, et jamais un dégoûté.

C'est cependant la délicatesse dans le sentiment et dans la forme, qui reste la marque de son talent. On

le reconnaît rien qu'au choix des maîtres auxquels il revenait sans cesse. Je parle surtout de Henri Heine dont il imita mainte fois les poèmes. Il excellait à traduire son rêve allemand coloré d'un esprit tout français, ses profonds sanglots brusquement interrompus par une étincelante ironie, et ses visions des légendes germaniques à moitié traversées par un rayon de lumière voltairienne. Valade avait, comme personne, l'incomparable légèreté de main, nécessaire pour saisir ce je ne sais quoi d'insaisissable, fait d'une simplicité si prodigieusement trouée, et d'un sourire si cruellement douloureux. Une de ses premières œuvres fut une traduction de l'« *Intermezzo* », en collaboration avec Albert Mérat ; une de ses dernières publications, un recueil des pièces du même poète sous le titre de « *Nocturnes* ». Il fut séduit aussi par la rusticité exquise de Burns ; et les trois chansons qu'il lui a empruntées, me paraissent autant de petits chefs-d'œuvre.

Les qualités qui l'ont attiré vers ces maîtres sont celles de toute son œuvre ; un sentiment singulièrement affiné dans une forme étonnamment délicate. On y reconnaît, presque partout, la mélancolie profonde du rêve trompé par la réalité : mais c'est, chose rare ! une mélancolie sans pose et sans galimatias, n'ayant aucun rapport avec ces désespérances que les « *décadents* » riment dans une langue assez voisine, à ce qu'il semble, du haut allemand. Cette note triste est d'autant plus pénétrante, qu'elle est plus discrète, plus sincère et plus voilée. Nulle part, peut-être, son originalité n'est plus marquée que dans les pièces amoureuses. Est-il

besoin d'avertir que sa Muse n'avait point la splendeur robuste des amours païennes? Toute moderne, toute parisienne, on l'imagine d'après je ne sais quel bout de portrait délicieux qu'il a tracé un jour en huit vers :

C'était, du bout de la bottine
Jusqu'à la pointe des cheveux,
Une nature exquise et fine,
Un corps délicat et nerveux :

Frêle instrument, dont la paresse
S'éveillait dès qu'on y touchait
Et vibrait sous une caresse
Comme un violon sous l'archet.

Le titre de « Madrigaux amers, » que Valade a donné à quelques-unes de ces pièces, en rend bien le double caractère de subtilité ingénieuse et de sensibilité aigüe. Ce sont des bouquets de fleurs frêles et malades, aux nuances fuyantes, à l'arome léger, écloses entre deux pavés de Paris, et frissonnantes comme des sensitives. Il y a, ce me semble, quelque chose de tout-à-fait personnel, dans ces vers où une analyse singulièrement précieuse se mêle à un sentiment intense de douloureuse et inquiète tendresse. On dirait que le poète épris de la fragilité féminine, passionnément curieux et souffrant du monde de complications qu'elle renferme, met cette sorte de diletantisme mélancolique qu'il donnait lui-même comme le trait marquant de son esprit, à savourer ce qu'il y a de plus délicat dans les blessures du cœur.

J'en ai dit assez pour faire comprendre que les qualités plastiques si développées dans la littérature moderne n'étaient point ses qualités maitresses. Bien qu'il fût d'une école et d'un temps où l'on demande au vocabulaire toutes les couleurs de la palette, où l'on veut arrêter un contour et fixer une nuance avec des mots, c'était surtout le sentiment intime qu'il cherchait et qu'il trouvait dans ses paysages. Cela explique peut-être, comment, du premier coup, il a si profondément aimé et si bien rendu Venise. Ses poèmes vénitiens, les plus importants, les plus développés de ses vers descriptifs, me paraissent remarquables entre tous. Il n'est pas de ville, à propos de laquelle les peintres et les poètes aient fait, à mon avis, plus de contresens, que l'étrange ville de l'Adriatique. C'est comme une rage de lui prêter le bariolage de Constantinople allumé avec le soleil d'Égypte, et de tirer, en son honneur, tous les feux d'artifice de la palette et du style. L'esprit discret et pénétrant de Valade était fait pour en comprendre les aspects, avec la justesse et le sentiment d'un Canaletto et d'un Guardi. Nul, peut-être, n'a mieux rendu la brillante douceur de sa lumière insensiblement voilée et le charme triste de ses palais délabrés.

Je donnerais une idée bien incomplète de son talent, si j'oubliais les pièces de circonstance, Triolets et Gazettes rimées, où le poète déguisé sous un pseudonyme, écrivait la chronique parisienne et politique. D'ordinaire, ces productions au jour le jour, si étincelantes qu'elles aient paru tout d'abord, se fanent en bien peu de temps,

et font l'effet, au bout de quelques années, de ces colifichets des modes d'antan, qu'on retrouve tout passés et tout délabrés au fond d'un tiroir. C'est le secret des véritables artistes de leur donner le charme qui dure. Un quatrain peut être une œuvre achevée : et la pointe d'une épigramme peut être assez bien trempée pour que les années ne l'émoussent pas.

Non seulement on peut relire les échroniques rimées de Valade ; mais il nous a paru qu'elles formaient une des parties les plus originales de son œuvre. Comme c'était à la fois un poète très fin, et un esprit très français, il a semé de traits étincelants des pièces d'une grâce antique, et dignes de l'anthologie. Nul peut-être, n'a tiré meilleur parti de la vieille forme du triolet, si gauloise, mais si aisément fatigante et monotone entre les mains qui ne la manient pas avec une dextérité consommée ; il est même telle de ces pièces, comme celle qu'on trouvera, dans le second volume, sur Louise Lateau, la stigmatisée belge, où une pensée forte et haute se montre sous la raillerie la plus légère.

Un dernier trait est nécessaire pour achever la physionomie du poète. Valade savait comme pas un sa langue et sa prosodie. Il n'était pas du tout de l'avis des grands esprits qui jugent ces minuties de haut, et se trouvent trop pressés par la grandeur de leur conception pour chercher s'ils écrivent en français, ou si leurs vers tombent sur leurs pieds. Il estimait, avec quelque raison peut-être, que plus on pense ou l'on sent fortement, plus on doit s'acharner aux moyens de

traduire, dans toute leur force, le sentiment et la pensée. Les mots, comme les lignes, les couleurs et les sons, laissent trop facilement glisser entre eux l'idée, l'impression qui fuit, pour qu'un véritable artiste ait le droit de ne pas aimer et de ne pas connaître son outil. Ne serait-ce que par le dégoût douloureux que doivent inspirer à l'écrivain l'aspect embryonnaire et la figure méconnaissable d'une pensée mal rendue, on prend la passion et l'on acquiert le doigté de son instrument, toutes les fois qu'on a quelque chose à lui faire dire. Et il est permis de soupçonner les poètes qui se trouvent trop émus pour consentir à apprendre leur métier, de n'avoir au fond pas plus d'idées ni d'émotion, qu'ils n'ont de rime ou de style.

On connaissait la compétence de Valade en ces matières : il était consulté de toutes parts ; les plus experts attachaient une grande autorité à ses avis. Les débutants lui apportaient leurs essais encore maladroits, et plus d'un a appris de lui à manier les mots et les rythmes.

J'ai essayé de donner l'idée de ce que fut Léon Valade ; je l'ai essayé, sinon avec succès... comment se flatter de fixer, du bout de la plume, une nature si fine et si complexe?... du moins avec ce sentiment d'affection profonde, qui s'attachait de lui-même, non-seulement au caractère de l'homme, mais au talent du poète. Au surplus, voici deux volumes où on le trouvera tout entier. Le recueil de sonnets qui ouvre le premier (Avril, Mai, Juin) témoigne d'une amitié nouée sur les bancs du collège, et continuée jusqu'à la mort. Il est

l'œuvre commune, et le début commun, de Valade et d'A. Méral. C'était un début trop brillant, pour que sa place ne fût pas marquée en tête de notre publication. La personnalité poétique de Valade se montre tout à fait formée dans le recueil suivant, dont le titre A Mi-Côte, le caractérise si bien, comme dans les pièces, parues seulement dans divers journaux ou revues, ou encore complètement inédites, qui formeront le second volume.

Il me semble y reconnaître les qualités qui font vivre une œuvre. Dans les premières heures, l'habileté ou l'ardeur à éveiller l'attention du public, le goût, peut-être le travers du jour, font une bonne partie du succès. Puis le temps accomplit insensiblement son travail : les couleurs fausses déteignent ; les boursouflures tombent ; l'année qui vient apporte une mode nouvelle ; on s'étonne de ne plus trouver à celle de l'an dernier que l'aspect lamentable des choses surannées ; et l'on voit émerger lentement, au milieu de réputations qui s'affaissent, l'œuvre longtemps caressée sans bruit, peut-être restreinte dans ses proportions, mais où un véritable artiste a mis tout ce qui est vraiment durable : un sentiment sincère dans une forme définitive.

CAMILLE PELLETAN.





AVRIL, MAI, JUIN

SONNETS

(LÉON VALADE ET ALBERT MÉRAT)

(1863)





I

PRÉLUDE

*Sous nos pieds et dans nos cervelles,
Avril fond les derniers glaçons ;
Et déjà dans tous les buissons
S'embusquent les Muses nouvelles.*

*Soucieux ou gais, nous passons
Sans défiance devant elles,
Et ces obsédantes pucelles
Nous jettent au nez leurs chansons.*

*Les doux rossignols et les merles
Pêle-mêle nous font pleuvoir
Leurs fausses notes, — et leurs perles.*

*Quittons un peu notre habit noir,
Et, nouveau berger d'Arcadie,
Tentons aussi la mélodie.*



II

LE soleil était radieux ;
J'ai vu passer des amoureux,
Le rire aux dents, l'éclair aux yeux ;
J'ai souhaité d'être comme eux,

D'avoir aussi mou amoureuse,
Appas flamands, tête à la Greuze,
Fleur sans parfum, ou tubéreuse,
Astre éclatant, ou nébuleuse.

Je lui dirais : « Mon cher trésor,
« Répète-moi, répète encor,
« Répète la parole d'or. »

Et nous irions au bois, dans l'herbe,
Conjuguant à deux le doux verbe,
Glaner une odorante gerbe.



111

NEIGE D'ANTAN

AVEC un doux parfum de grâce et de beauté,
Sans cesse à mes côtés flottait l'ombre chérie;
Je bondissais au coup de l'aigre sonnerie,
Quand l'horloge marquait le moment souhaité.

J'ai durant bien des jours vécu de rêverie...
Malgré moi je chantais l'air qu'elle avait chanté,
Et je savais par cœur la fine broderie
Qui, la veille, ondulait sur son cou velouté.

D'où vient donc aujourd'hui, croyant l'aimer encore,
Que mon esprit distrait n'y peut penser toujours ?
Les rêves les plus beaux seraient-ils les plus courts ?

Pauvre nature humaine ! en un serment sonore,
Cet amour, né d'hier, défait l'avenir...
Vienne un printemps nouveau : c'est un vieux souvenir.



IV

FRONDIBUS ET FOLIIS

SURPRENEZ au matin la forêt qui s'éveille
Avec un bruit charmant de feuilles et d'oiseaux,
Quand la brume d'été tend ses légers réseaux,
Où se heurte l'essor de l'aurore vermeille.

Le ciel s'ouvre aux rayons, et la fleur à l'abeille ;
Une écharpe d'argent flotte au-dessus des eaux ;
Pan, les yeux encor lourds, siffle dans les roseaux ;
L'air parfume la bouche et caresse l'oreille.

Le matin glorieux éclate en tons divers
Et met, peintre divin, dans les feuillages verts
Tous les rayonnements de sa palette ardente.

C'est l'heure recueillie où parlent les grands bois,
Où le marcheur pensif entend les mille voix
Qui chantent dans ton sein, ô Nature géante!



V

DRYAS

JE sais que tes railleurs ont tort, Faune ingénu
Dont le bras amoureux presse un arbre avec force.
Tu laisses les bergers, au péril d'une entorse,
Haleter sur les pas de la nymphe au pied nu...

Tu restes immobile, et sur la rude écorce
S'impriment ta poitrine et ton menton charnu ;
Et tu sais épier le prestige inconnu
Qui du tronc raboteux fait surgir un beau torse.

La dryade en tes bras sommeille, et tu la vois !
Tu sais qu'il est une heure où tout vit, dans les bois !
Où s'incarne, elle aussi, la nymphe, âme des chênes.

On voit sur son beau flanc saillir encor les veines...
Sein robuste, on dirait chair et marbre à la fois,
Et dans ses bruns cheveux s'enlacent les verveines.



VI

SUR UN CLO'DION

SAVANTES nudités, les sveltes Néréides
Au-dessus du flot bleu dressent leurs reins cambrés ;
Leur lèvre semble ouverte à des baisers ambrés
Et leur œil vert vous fait des caresses perfides.

Leurs cheveux, ruisseaux d'or, baignent leurs cols humides,
De reflets amoureux complaisamment ombrés.
Hélas ! qui pourrait bien compter les cœurs sombrés
Autour de ces beaux seins voluptueux et vides ?

L'artiste dans la terre a fait vivre cela :
Galatée, et ses sœurs aux doux noms, vous voilà,
Jeunes créations du fort génie antique !

Pourtant, à bien y voir, je demeure surpris
De trouver égaré dans tant de grâce attique
Le brio d'une bouche ou d'un nez de Paris.



VII

*ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR **

IL n'est plus : maintenant, on le prône, on l'admire.
Vivant, on goûtait peu ce rêveur indolent...
Il est mort : — on n'a plus de raison pour proscrire,
Au Théâtre-Français, son drame étincelant.

De leurs cartons poudreux le voilà s'envolant,
Ce caprice, où l'on sent rire et pleurer Shakspeare ;
— Jeune et frais papillon, le voilà qui déchire,
Quand nul n'y songeait plus, le cocon somnolent.

* Drame en trois actes d'Alfred de Musset, représenté pour la première fois en novembre 1861.

Mais ce n'était pas tout encor. Des mains cruelles
Devaient, de ses reflets capricieux, perlés,
Essuyer proprement les plus vives parcelles.

— Ce n'est pas le premier des oiseaux mutilés
Par tes tristes ciseaux! — Tu leur coupes les ailes,
O naïve censure, et tu leur dis: Volez!...



VIII

A UNE COMÉDIENNE

CERTES c'est votre droit, quand la porte est tirée,
Après avoir prié, de vous mettre en peignoir.
Si votre œil par hasard rencontre le miroir,
Vous connaîtrez qu'ainsi vous êtes mieux parée;

Puis de vous mettre au lit, place à jamais sacrée...
Le bougeoir est éteint, tout se tait, tout est noir;
Mais on marche!... Quelqu'un!... Alors il faut vous voir
Sous vos légers rideaux vous blottir effarée.

Un peintre vous dirait que les chairs sont d'un ton...
En corsage écourté vous êtes adorable ;
Et puis ce clair-obscur savant et favorable...

Fragonard pingebat... Mais me comprendra-t-on
Si je dis qu'à mes yeux vous êtes préférable
En corsage montant... montant jusqu'au menton ?



IX

UN jour, j'arrivais de voyage,
Tu me dis : « J'aime ! viens la voir. »
Nous y fûmes le même soir.
Rouvrons le livre à cette page !...

Ce fut vite fait ! — Son œil noir,
Sa voix, son triste et doux visage,
Me troublèrent : — soudain présage
D'un amour long et sans espoir.

A mon tour je te disais : « J'aime ! »
— De ce jour, nous prenant la main,
Notre chimère fut la même.

Nos pieds dévoraient le chemin...
— Notre âme chantait un poème...
— Nos lèvres disaient : « A demain ! »



X

LES FOUS

CELUI-CI chancela comme il cherchait la gloire,
Celui-là s'affaissa comme il cherchait l'amour ;
— Pauvres yeux obscurcis qui ne voient plus le jour
Qu'à travers leur raison enchevêtrée et noire !

L'un confiant et doux pleure comme un enfant,
L'autre farouche et fier caresse sa chimère.
Ils entrent bien avant dans leur angoisse amère !
Ils élèvent bien haut leur rêve triomphant !

Fous sombres, fous riants, faut-il qu'on vous envie ?
Vous qui pensez ailleurs, et qui voyez la vie
Au prisme consolant de votre cécité.

Oh ! non ; car n'ayant plus nos douloureuses armes
Pour lutter, vous gardez la souffrance et les larmes,
Et ne dépouillez pas la vieille humanité.



XI

VERS DORÉS

HEUREUX, dans sa douleur féconde, le poète
Altéré d'idéal, que l'idéal a fui :
Et trois fois malheureux, dans son tranquille ennui,
L'égoïste bourgeois que le beau n'inquiète...

Trois fois sage le fou qui veut vivre aujourd'hui,
Aux soucis de demain sachant qu'il tiendra tête.
Insensé le marchand habile — qui végète,
S'usant l'âme et le corps pour d'autres que pour lui !

Heureux qui dit, heureux à qui l'on dit : « Je t'aime, »
Qui donne et qui reçoit cette joie !... Heureux même,
Dans ses vœux sans espoir un cœur enamouré !...

Et lâche, et dans son mal indigne qu'on le plaigne,
Celui qui n'ose aimer, craignant que son cœur saigne,
Et qui moisit sur place, inutile, châtré !



XII

CE qu'il me faut pour être heureux
Ce sont des chants d'oiseaux, des roses,
Des rayons, enfin de ces choses
Qui suffisent aux amoureux.

Ce qu'il faut à ma lèvre ardente
C'est un ardent baiser d'amante,
Avec des bras entrelacés,
Auxquels on ne peut dire : « Assez. »

Ce qu'il faut à mon cœur sincère,
C'est une main d'ami qu'on serre
Et qui vous répond : « A toujours ! »

Et je sens mon âme assez saine
Pour en arracher toute haine,
Afin d'y mettre plus d'amours.



XIII

Si j'avais pour amie, aux champs, une enfant brune,
Mon Dieu ! je pourrais être heureux à ma façon...
Nous irions dans les bois, le soir, prendre leçon
Du rossignol ému qui chante au clair de lune.

Le poète emplumé finirait sa chanson,
Et jalouse, à son tour, ma belle en dirait une.
— A l'heure de dîner l'on chercherait fortune,
Et nos doigts rougiraient aux mûres du buisson.

La gourmande voudrait boire le lait des fermes.
— Si la chaleur qui monte invitait au sommeil,
Ma tête poserait sur des seins ronds et fermes...

Bien longtemps!... Il ferait nuit bleue à mon réveil.
Nous irions épiant jusqu'au matin vermeil
Le secret de cette heure où tressaillent les germes.



XIV

L'AUTRE jour, je marchais songeur dans une foule,
Et je vins à penser que si, de mon scalpel,
J'ôtai à tous ces cœurs le vêtement charnel,
Je verrais la scorie épaisse au fond du moule :

Les pores ténébreux où s'infiltré le fiel,
Les blessures par où l'espérance s'écoule ;
— La mer intérieure où s'engouffre la houle,
Sans phare à l'horizon, sans étoiles au ciel.

Et puis je réfléchis qu'il n'est pas bien utile
De fouiller dans la chair et de percer les os,
Pour lire couramment le livre de nos maux ;

Et soudain, me tirant de mon rêve futile,
Je relevai la tête et lus sur chaque front
Le sillon d'une haine, ou le pli d'un affront.



XV

*A M. LECONTE DE LISLE**

LAS du cœur énervé des modernes guitares,
Des rythmes langoureux sur papier satiné,
Et des Muses de joie au chant efféminé,
Le poète écœuré remonte aux temps barbares.

Sa dédaigneuse main presse le cuir tanné
Des chefs aux longs cheveux, muscles durs, mœurs bizarres.
Sa voix mâle s'essaye aux sauvages fanfares,
Qui sous les sombres bois de Gaule ont résonné.

* Poésies barbares, 1862.

Il entonne le chant des moines fanatiques
Dont le rêve a percé les voûtes de l'enfer,
Et qui sentent leur poil se dresser sur la chair ;

Ou, dans la fauve horreur des flores exotiques,
Parmi les jaguars prompts qui rôdent à pas lents,
Va s'enivrer, la nuit, de parfums violents.



XVI

Si tu le voulais, nous ferions, ma chère,
Un joli tissu de jours radieux,
Et j'habillerais ma Muse légère
Avec les rubans qui te vont le mieux.

Tu me garderais, pour moi seul, tes yeux,
Tes bras, — ton mauvais petit caractère,
Afin de me faire un retour joyeux
Lorsque je reviens de mon ministère.

Nous irions au bois (les jours de gala),
A tous mes amis je dirais : « Voilà ! »
Et je marcherais le poing sur la hanche.

Mais l'amour, hélas ! est un monstre ailé,
Qui met son bonheur à changer de branche.
On croit le tenir : il est envolé.



XVII

BOUQUETIÈRE

HEINE, rieur malade, annonce quelque part
Que ses frères et sœurs ont un air de famille:
« Beaux souvent: mais au coin de la lèvre frétille
« Une ligne équivoque, — un tout petit lézard!... »

Toi qu'on fait préluder au mal, petite fille!
En vendant ces bouquets qu'on t'offrira plus tard,
Une fausse innocence éclaire ton regard;
Dans tes grands yeux malins trop de science brille!

Oui ! comme tu venais de m'aborder, un soir,
Dans un pli de ta joue étroite, je crus voir
D'un précoce lézard se dessiner la queue...

Tu riais, et ta main, que le froid rendait bleue,
Me tendait en tremblant un bouquet, — que je pris...
Pourquoi donc cette ligne étrange quand tu ris?...



XVIII

A MADemoiselle DELAHAYE

C'ÉTAIT, je ne sais où, dans le siècle dernier,
Au temps du carnaval. Donc un beau soir, Voltaire,
Ayant pris de café plus que son ordinaire,
Trouva ce joli rien dans son aigre encrier.

Le marmot est charmant. Pourquoi le renier ?
Je t'aime, ô vieux baron, ganache héréditaire,
Et ta fille, qui chasse aux hommes, — sans mystère,
Et s'endort en priant Dieu de la marier.

Agnès au demeurant... L'autre se laissait prendre
Son ruban. Celle-ci vous l'offre. A qui le tendre?
Comte, le voulez-vous? Chevalier, le voici...

L'orchestre tout entier rit comme un vieux satyre.
Voyez-vous le danger, et comme Agnès s'en tire?
Son aplomb sauve tout, — et sa candeur aussi.

(Le Comte de Boursoufle, 1^{re} repr.)



XIX

A L'AUTEUR DE FANTASIO

DANS quels jardins royaux et vastes, dans quel parc
fais-tu vivre et mouvoir tout un monde fantasque ?
Quel plumet plantent donc tes sbires à leur casque ?
Où donc tes francs-archers ont-ils taillé leur arc ?

Tes podestats bourrus, est-ce devant saint Marc
Que tu les fais danser à ton tambour de basque ?
D'où vient à Célio cette batte et ce masque ?
Cette pipe allemande à l'étudiant Spark ?

Tes princesses, tes fous, tes bravi, tes grisettes,
Tes vieux tabellions, tes nonnes, tes marquis,
Où donc ont-ils caché leur Èden reconquis ?

Que de cris ! que d'éclairs ! et que de pirouettes !
Dieu t'a-t il envoyé chez nous, rêveur exquis,
Distraire nos ennuis à tes marionnettes ?...



XX

MIDI

MIDI, volcan fécond, roule sa lave blanche.
L'air, ce bavard, se tait; reine des lieux croupis,
La grenouille est muette; on entend les épis
Crier; l'herbe tressaille, et de langueur se penche.

Le soleil fait des ronds à travers chaque branche.
Les bœufs, gros yeux songeurs, ruminent accroupis.
La jeune fille alerte, et le poing sur la hanche,
Apporte le diner aux hommes assoupis.

Pas d'ombre: la couleur de toutes parts ruisselle.
L'eau devient de l'argent, la fleur une étincelle;
La vie à pleins rayons pénètre dans mes os;

Et je demeure là sans parole et sans geste,
Et dans l'azur doré de l'Océan céleste,
Rêveur audacieux, je campe des héros.



XXI

RENOUVEAU

J'AVAIS promis d'être bien sage,
Et de ne plus toucher au feu ;
J'avais, selon l'antique usage,
Dit en vers à mes vers adieu.

On n'est pas en voix quand il pleut.
Pendant un mois, et davantage,
Je m'abstins de tout commérage
Avec la lune et l'oiseau bleu ;

La Muse, frileuse hirondelle,
S'était enfuie à tire-d'aile.
Avril, complice des amours,

M'a ramené mon adorée,
Et j'ai sur sa lèvre pourprée
Fait des serments d'aimer toujours.



XXII

· SOIRS DE JUIN

LA chaleur, tout le jour, dans l'abri du boudoir,
Enferme et fait languir les belles abattues
Qui, l'éventail en main, soupirent mi-vêtues...
Enfin l'ombre s'étend, et gagne... C'est le soir.

Voici venir ton heure, ô volupté qui tues!
Le parfum des tilleuls embrase l'air. — A voir
Ces flottantes blancheurs dans le feuillage noir,
Tressaille-t-il aussi, le marbre des statues?...

Tout subit tes frissons, magnétique Vénus !
Et comme, deux par deux, ce ne sont pas des marbres
Qui s'enfoncent, furtifs, derrière ces grands arbres,

Phœbé verra bientôt s'enlacer des bras nus,
Et le feu des baisers s'allumer sur des lèvres
Dont cette courte nuit n'éteindra pas les fièvres!...



X XIII

CHEMIN CREUX

LE sentier est rugueux comme la poésie
D'un poète ignorant et sevré d'ambrosie.
Le talus qui le borde est éventré : son flanc,
Ouvert, épanche à flots un sable fin et blanc.

Un artiste peut seul avoir la fantaisie
D'y venir fatiguer son loisir indolent.
Un travailleur bronzé chemine d'un pas lent,
Par cette route rude et qu'il n'a pas choisie.

Des pins, graves géants au feuillage serein,
Se dressent forts, ainsi que des piliers d'airain,
Des deux côtés, versant leurs âcres aromates.

De l'ombre vaste et chaude, un mystère profond.
Au premier plan, des bruits, des parfums, et pour fond
Le doux éloignement des grandes routes plates.

Bièvre.



XXIV

LES GRANDES DAMES

LA femme, vieille ou jeune, a-t-on dit, laide ou belle,
Jette sa poudre aux yeux du naïf écolier ;
Pour l'éblouir il faut peu de chose : un collier,
Une mule en satin, des jupes de dentelle...

La vanité le grise et lui fait oublier,
Disent les vieilles gens, la chose essentielle...
— Va toujours, Chérubin ! va, ta marraine est belle,
Et le dédain des vieux ne peut t'humilier.

— Faites cas, positifs, des filles d'antichambre :
Mais laissez-lui rêver, à ce fol entêté,
Un idéal de goût, de grâce, de beauté !

Laissez-lui préférer la taille qui se cambre,
Les tant petites mains, et le doux parfum d'ambre,
Et le luxe qu'il faut à cet enfant gâté !...



XXV

AUX ITALIENS

Vous savez dans Don Juan ce divin menuet,
Doux comme un chant de brise et frais comme un sourire,
Que sur un rythme lent le violon soupire :
La note andantino s'égrène sous l'archet.

J'aperçus au balcon une vieille marquise
Qui gardait malgré l'âge un reste de beauté :
L'œil n'était plus bien vif, ni le teint velouté,
Mais sous le gant de peau la main était exquise.

Et la vieille soudain eut dans l'œil un éclair
Quand l'orchestre entama piano l'antique danse.
Sa lèvre remuait pour accompagner l'air ;

Et balançant la tête, et marquant la cadence,
Elle faisait revivre en un rêve charmant
Son beau siècle affolé qui dansait gravement.



XXVI

CELLE que j'ai rêvée est blonde... Néanmoins
Cette difficulté serait bientôt levée :
Elle peut être brune, et n'en sera pas moins
Pour mon cœur, pour mes yeux, celle que j'ai rêvée...

Quand je l'aurai trouvée, un de mes premiers soins
Sera de la cacher. Pour leur chère couvée
Les oiseaux font un nid dans l'ombre, sans témoins !...
— Et peu de gens sauront quand je l'aurai trouvée.

Avant l'heure bénie où Dieu me l'enverra,
Je n'aurai point de joie! — hors une, qui sera
De n'en point aimer d'autre avant l'heure bénie.

Ma vie, en cet instant précis, commencera.
— Si tu me la reprends, ô sort plein d'ironie,
Ma vie, en cet instant précis, — sera finie!



XXVII

ELLE avait quand elle arriva
Ce qui se perd, ce qui s'en va
Au parfum des odeurs coûteuses,
Au vent des valse capiteuses.

Sur sa joue honnête elle avait
Ce velours rosé, ce duvet
Des pêches encor sur la branche,
Et son âme était toute blanche.

Elle avait un petit fichu,
Qui n'avait pas encore chu
Au-dessous de la gorge ronde.

Elle était suavement blonde ;
Son œil était limpide et doux...
Elle est morte ! — La voyez-vous ?



XXVIII

ELLE s'est dit, la pauvre fille :
Ce sont des conseils que j'ai pris,
Je vais m'en venir à Paris,
Je m'ennuyais dans ma famille.

Les blés sont durs sous la faucille.
L'hiver est rude aux pieds meurtris ;
Aux premières roses j'appris
De quelqu'un que j'étais gentille.

Là-bas j'aurai fleurs et bijoux :
De jeunes hommes fiers et beaux
Empliront ma loge au théâtre ;

Puis, quand ils auront respiré
Ma jeunesse, — je m'en irai
Sur la table d'amphithéâtre.



XXIX

RELIQUAIRE

J'AI grand'peine à loger dans ma pauvre cervelle
L'ennui mis en leçons par nos vieux professeurs !
C'est qu'aimant un peu trop certaines des neuf Sœurs,
Aux austères amours je deviens infidèle.

Il faut de frais sommets pour attirer mon aile :
Ma mémoire a du goût, mais elle a peu de mœurs ;
Elle sait l'Antiope aux vivantes couleurs,
Et les contours divins que polit Praxitèle.

Oh ! combien de nez grecs, combien de fronts romains,
Rêvés dans le sommeil, trouvés par les chemins,
En équipage, à pied, au Louvre, dans la rue !

Dans ce vivant bouquet qu'on cueille à pleines mains
Jamais de fil brisé, ni de fleur disparue :
Odorante moisson ! gerbe sans cesse accrue !



XXX

SUB SOLE

C'EST l'été ! C'est le temps où rougissent les pêches,
Et les filles aussi... C'est le temps où les bois
Ont tant de visiteurs, deux par deux, jamais trois !
Où l'on entend de loin craquer les feuilles sèches...

Où tant de fleurs des prés s'effeuillent sous les doigts ;
Où les blés sont foulés... où les murs ont des brèches...
Peut-être entendrait-on chuchoter des voix fraîches
Si tous les nids, là-haut, ne chantaient à la fois.

Furtive, on voit passer la jeune paysanne
Aux bras ronds, demi-nus, que le soleil basane ;
Dont le poing vigoureux porterait son danseur...

Le vent seul a baisé sa joue humide et brune...
— Et la robuste enfant, par un maigre chasseur,
Va se laisser montrer, à midi, clair de lune.



XXXI

Sous les lambris bien clos d'une chambre bien chaude
Promener sa pensée aux crêtes des tisons,
Rêver au coin du feu les larges horizons,
Envoyer follement son esprit en maraude ;

Dérober eu passant, par une heureuse fraude,
Une gerbe de fleurs aux riantes saisons,
Et bâtir des palais ou de simples maisons
Dans le pays divin où tout poète rôde,

Tandis qu'un vent brutal siffle et heurte au dehors :
Certes c'est une exquise et savoureuse joie ;
Mais les dieux du foyer avec Trilby sont morts.

— Rien ne vaut le plein ciel, un soleil qui flamboie,
Les genêts parfumés, et l'ombre de deux corps
Qui sur le sable épais voluptueuse ondoie.



XXXII

MIDI SUR LA COTE

(SOUVENIR D'ARÈS)

QUELQUES hommes trapus, à figure hâlée,
Et qu'à les voir marcher on devine marins;
Braves gens qui s'en vont à jeun, la corde aux reins,
Battre à coups d'aviron la vague échevelée.

Un sable aride et nu. De rares tamarins,
Dont la feuille mordue a le goût d'eau salée...
Pas d'ombre. A l'horizon la dune amoncelée
Sous le soleil ardent prend des tons purpurins.

Sur la grève qui luit cuisent les algues sèches.
A peine l'on y voit quelque crabe rôdeur,
Quelque oiseau dont le bec pique l'os blanc des seiches.

Des bateaux goudronnés, bercés du flot grondeur,
Exhalent dans l'air chaud leur saine et forte odeur :
— Au loin d'autres bateaux fuyant comme des flèches.



XXXIII

A MADemoiselle MARIE ROYER *

AGNÈS ! oui, c'est bien elle, et je la reconnais :
Voilà son doux corsage et sa chaste cornette,
Son pudique maintien, sa démarche discrète,
Son ton simple et rusé ; tout, jusques à ses traits ;

Ses grands yeux noirs baissés sous la mobile frange
Des cils longs et soyeux qui voilent leur ardeur :
Ses grands yeux qu'elle plonge avec un calme étrange
Dans le regard jaloux de son maître et seigneur.

* *École des femmes.* (Reprise)

Adorable innocente au sourire trompeur !
Quel esprit de démon dans ta fine candeur !
Que de naïveté ! que de coquetterie !

Tu ne sais rien, dis-tu : mais tu sais, simple enfant,
Qu'on hait un vieux tuteur, qu'on aime un jeune amant :
L'amour est la science, et l'amour est la vie !



XXXIV

ABEILLES

A l'heure où l'homme à peine entr'ouvre ses yeux lourds,
Vos ailes ont frémi; — la brise orientale
Qui vient vous prendre au seuil de la ruche natale
Éveille en même temps les roses, vos amours.

Il vous est doux d'aimer, on vous aime toujours!
Vous ne connaissez pas la passion brutale:
Car, chez les fleurs, il n'est corolle ni pétale
Qui ne cède; il n'est pas de cœurs glacés ni sourds.

L'une a pour vous exprès recueilli la rosée
Qu'elle vous tend de loin dans sa coupe irisée...
L'autre, pour vous toucher, penche sa tête en pleurs...

— Oh ! se noyer au sein des parfums, des couleurs !
Faire plier, frémir une tige épuisée !...
Dans un ardent baiser boire l'âme des fleurs !



XXXV

Ἔρως

J'ÉVOQUE dans mon cœur des fantômes charmants,
Des fantômes d'amour, fleurs de ma fantaisie,
Et je vais, butinant la fraîche poésie,
Abeille délicate, au pays des romans.

J'adore des beautés mortes depuis mille ans ;
Je m'égarai souvent chez la Grecque Aspasia :
Amour tout parfumé de miel et d'ambrosie,
Usurpé sur les droits des plus fameux amants.

Ainsi mon triste cœur vole à travers les âges,
De pays en pays promenant son espoir :
Alerte, le matin, et morose, le soir.

Mais, pauvre roi, lassé de ces lointains voyages,
Il aspire à quitter son trône de nuages,
Et demande à se prendre aux longs cils d'un œil noir.



XXXVI

L'HEURE DU BERGER

LES pieds sur ses chenets, et la tête inclinée
En arrière, la dame a l'air fort endormi, —
Et semble s'occuper à peine de l'ami
Qui l'implore tout bas d'une voix obstinée...

Autour d'eux, rien n'est gris ni maussade à demi :
Les trumeaux dédorés, la tenture fanée...
— Et la pièce est obscure, et sur la cheminée
Un timbre a, par dix fois, moins sonné que gémi.

Et moi, témoin caché, je bâille... — Quelque chose
Me réveille, et ce bruit est doux comme un baiser...
Dans la chambre soudain tout se métamorphose !

Le velours des rideaux ne trahit plus l'user ;
Le plafond respandit ! — tout est frais !... tout est rose !...
Et le timbre, voix d'or, se remet à jaser.



XXXVII

SUR UN HOLBEIN

SUR un fond uni d'outremer
La sereine et chaste figure
Resplendit, naïve peinture,
Et vous regarde d'un œil clair.

Les âcres baisers de la chair
N'ont pas plissé de leur brûlure
Cette lèvre suave et pure
Sur qui rien n'a passé d'amer.

Les mains, exquisés, souveraines,
Ont du sang vivant dans les veines,
Dont on croit sentir la chaleur ;

Elle les joint avec ferveur.
Est-ce une sainte ? est-ce une femme ?
Je ne sais, mais je vois une âme.



XXXVIII

ESTHÉTIQUE

JE ne fais pas, pour moi, grand cas des nudités.
Tartuffe a bien raison quand il offre à Dorine
Son mouchoir... — Le pauvre homme ! il souffre, j'imagine,
Dans sa pudeur, voyant ces beaux seins effrontés !

Chez moi, ce n'est pas tant la pudeur qui domine :
Pure affaire de goût ! — Aux taffetas vantés
Je préfère la peau... mais je veux qu'on devine !
Laissez-nous le plaisir des secrets éventés.

Mes pareils, sur ce point, sont un peu sybarites :
Ils aiment que l'étoffe, où s'arrêtent les yeux,
Ait l'air de limiter le désir sans limites...

Sous l'obstacle apparent on plonge, on y voit mieux !
— Bien des fois j'ai suivi d'un regard curieux
L'habit long et trainant des jeunes Carmélites.



XXXIX

MA CHARTREUSE

MON logis sain et clair ouvre son œil limpide
Sur un des horizons les plus fins de Paris :
Admirable quartier, boueux, savant et gris !...
En haut, le ciel ; en bas, soixante pieds de vide.

De gros dômes bouffis d'un orgueil insipide,
Des toits et puis des toits, là des champs incompris ;
Sous la main, l'hirondelle avec de petits cris
Dans l'azur infini plongeant son vol rapide.

Sans mon voisin le coq, inutile clairon,
Je vivrais des jours purs de haine et de rancune,
Laisant décrire au temps son immuable rond.

Le soir, j'entends les chiens aboyer à la lune,
Qui rit à mes carreaux, et, passant au travers,
Vient me gratter le front à la bosse des vers.



XL

EFFET DE LUNE

LA lune étincelait pudique et solennelle :
En princesse qu'elle est, elle trônait aux cieux ;
Les nuages, flots d'ombre aux tons capricieux,
Comme des courtisans défilaient devant elle ;

Elle leur souriait, majestueuse et belle ;
Ils passaient lentement, graves, silencieux.
Les vieux mondes semés dans la plaine éternelle
Clignotaient vaguement d'un air malicieux.

Or, peu à peu, je crus voir une chose étrange :
Un courtisan, penché vers sa reine au front d'ange,
La baisait sur la lèvre et lui parlait tout bas.

Un autre en fit autant, puis deux, et puis le reste :
Et la chaste Phœbé, Messaline céleste,
Souffrait tous ces baisers, et ne rougissait pas.



XLI

CANICULE

LE soleil darde à plomb... La voûte des berceaux
Aux faiblesses d'amour prête une ombre immorale.
Tout Paris, alangui, fait de la pastorale
Et s'éprend tout de bon pour les petits ruisseaux !

Au nez des chiens hardis qui boivent dans les seaux
La lune épanouit sa face sépulcrale.
— L'esprit fort, arrêté devant la cathédrale,
Songe qu'on est au frais sous les profonds arceaux...

L'honnête homme, en passant sous leur muraille sombre,
Jalouse les coquins: — parce qu'ils sont à l'ombre !
— Dans les bains à trois sous beaucoup d'exploits se font...

Et dans son parc touffu, sous les chênes superbes,
L'austère homme d'État trouve un charme profond
A se mettre à plat ventre et le nez dans les herbes.



XLII

AUX JEUNES

ALLEZ, cœurs de vingt ans, dans les forêts couvertes,
A l'heure où le matin mouille les feuilles vertes ;
Allez, et moissonnez sous vos baisers alertes
Les mûrs et doux trésors des gorges entr'ouvertes.

Enlacez mollement les corsages nerveux ;
Autour de vos dix doigts roulez les blonds cheveux ;
Nouez les longs espoirs, glissez les tendres vœux,
Et si l'on vous dit : « Non, » osez dire : « Je veux. »

Le cœur parmi les nids aime à jaser à l'aise ;
Cueillez les fruits des bois : la lèvre que l'on baise
Est plus suave encor quand elle sent la fraise.

Laissez l'heure courir légère, jusqu'au soir ;
Dans les gazons épais il est doux de s'asseoir,
Quand les oiseaux aux cieus disent leur frais bonsoir.



XLIII

MARCHESINA

HORS de votre coupé brillant, armorié,
Tandis qu'un grand laquais se tient sur le qui-vive,
Vous veniez de sauter sans aide, lesté et vive,
Et sous votre pied fin l'asphalte avait crié...

Je vis... Ne craignez pas, madame, que j'écrive
Le peu que je pus voir... — Jaloux, contrarié,
J'enviais au valet mainte prérogative...
— O marquise! à quoi bon ce bras salarié?

— Dans le jardin, plus tard, je vous revis assise...
Et je vous vis sourire, et d'un sourire exquis.
Ah! dès ce court instant mon cœur vous fut acquis!

Faible républicain, dans ma tête indécise
Quel ravage s'est fait!... J'ai regretté, marquise,
Pour la première fois, — de n'être pas marquis...



XLIV

SUR UN BANC

L'ENFANT qu'on eût pu mettre aux mains d'une madone,
Tant il était mignon, s'amusait gravement.
Sa joue était si pure, et d'un ton si charmant,
Qu'un pareil chérubin eût tenté Giorgione.

Il bâtissait avec du sable. Par moment
S'arrêtant pour juger si son œuvre était bonne,
Comme il avait sali ses mains, et si sa bonne
Était trop près, avec son regard alarmant.

Et, pensif, je suivais avec un charme étrange
Les importants travaux de ce beau petit ange.
Se sentant observé, peut-être par hasard,

L'enfant leva sur moi sa tranquille prunelle,
Et me contraignit presque à baisser le regard.
— Austère tribunal! Enquête solennelle!



XLV

J'AI beau veiller, le soir, sur mes livres jaunis :
Le frisson de Vénus m'envahit et me brûle ;
Et dans mon cœur, qui bat follement, s'accumule
Un flot de noirs regrets et de vœux infinis.

Au lieu d'un sang débile et d'un corps ridicule,
Dont j'observe l'effet sur les fronts rembrunis,
Ah ! que n'ai-je la forme et le teint d'Adonis !
Que n'ai-je la vigueur et la santé d'Hercule !...

Ironie!... Oh! pourquoi, nature, as-tu caché
Dans cette peau chétive et dans ce moule informe,
Captive dangereuse, une ardente Psyché?...

Permits qu'en son cachot la pauvre âme s'endorme,
— Ou, libre, grâce à toi, de ce haillon taché,
Se taille un vêtement dans la Matière énorme!



XLVI

LES MISÉRABLES *

MONSEIGNEUR Bienvenu, doux prélat, dont la bouche
A tant de fois béni, qu'un sourire sans fin
A ses traits amaigris prête un reflet divin,
— Et dont le doigt clément guérit tout ce qu'il touche...

Puis l'homme que l'on tremble à voir sur le chemin,
Jean Valjean, le forçat au poil fauve, à l'œil louche,
— Qui chez l'évêque, un soir, entre haineux, farouche,
Pour en sortir troublé, tête basse, un matin...

* 1^{re} partie (Fantine).

Puis celle dont on dit à mi-voix : « Pauvre fille ! »
— Que le front mécontent du père de famille
N'empêche point nos sœurs de plaindre, — en se cachant...

Groupe étrange ! qu'unit la charité divine !
— Misère et préjugés, tout est noir au couchant :
Mais l'Orient déjà de clartés s'illumine...



XLVII

SUR UN SALVATOR

L'APRE armure d'airain de tes chênes calleux
Aurait blessé le sein des dryades antiques;
La blonde fée, enfant des forêts germaniques,
Ne saurait sous leur ombre où mirer ses yeux bleus.

La source, simple fille aux allures rustiques,
Aurait peine à courir parmi ces rocs houleux;
Là, pas d'ailes d'azur, pas de gosiers frileux,
Mais des corbeaux heurtant leurs notes métalliques.

Alors que le Maudit menait au son du cor
D'étranges cavaliers, qui chevauchaient encor
Quand l'aurore, au réveil, ouvre sa bouche rose,

C'est là qu'ils s'ébattaient à leurs tournois d'enfer,
Et, pendant ce temps-là, le vent, songeur morose,
Faisait grincer au loin les cuirasses de fer.



XLVIII

VISION

LES marbres massifs tombés des frontons
Avaient effondré le sol dans leurs chutes ;
Le lierre et l'acanthé, autour des volutes,
Enroulaient de verts et légers festons.

Sous la voûte froide et sombre, à tâtons
Je cherchais l'autel : quand au son des flûtes
Un chœur retentit, — et vous m'apparûtes,
Déesse au front blanc que nous regrettons!...

Perdant à la fois la vue et l'ouïe,
Je mis dans mes mains ma face éblouie :
Chacun de vos yeux était un soleil!...

... Et quand je sortis du temple, au réveil,
Je revis la vierge aux yeux d'or, assise
Sur le marbre blanc et pur d'une frise...



XLIX

J'ADORE, en vérité, la forme et la matière,
J'aime les tons nacrés, les contours onduleux,
Les tissus veloutés, semés de filets bleus ;
Un sein dur et poli me parle à sa manière ;

Le bras, la main surtout, la jambe tout entière,
Le cou que finement nuancent les cheveux,
Un dos potelé, ferme, un flanc souple et nerveux,
Avec la taille un peu rejetée en arrière.

La tête est pour sa part tout un code du beau.
Il le faut épeler, vieux et toujours nouveau,
Sur une lèvre rose ou dans un œil limpide;

Mais de tant de trésors je ne suis pas avide,
Et me résignerais à borner mon bonheur
A des contours moins purs — qu'échaufferait un cœur.



L

AUX PHARISIENS MODERNES

LAISSEZ, nous disent-ils, ces femmes dans leur fange ! »
— La douleur purifie... — « Hérésie ! Apprenez
« Que les pécheurs d'un jour à jamais sont damnés,
« Et que l'ange déchu ne peut plus être un ange.

« L'homme, du bien au mal, peut bien changer, et change.
« Du mal au bien, jamais ! » Ceux-là n'étant pas nés,
Leurs devanciers, un jour, furent bien étonnés :
Tu leur fus un scandale, ô Jésus ! sage étrange !...

Le cœur brisé de honte, et le corps de sanglots,
Se traînait à tes pieds l'impure courtisane.
La foule murmurait : « Sois sans pitié ! condamne ! »

Mais tu calmait la foule aussi bien que les flots :
Et quand le mot divin rayonna sur ta bouche,
Les seuls Pharisiens t'observaient d'un œil louche...



LI

CONSEILS A UNE PARISIENNE

SANS doute il est charmant d'avoir des dents d'ivoire,
Des cheveux hardiment plantés sur un beau front,
Un nez de fantaisie, adorablement rond,
Avec des yeux de jais, pensifs à n'y pas croire.

On a le cou si blanc dans une robe noire!
Dans une robe blanche on a le cou d'un ton
Si rose! et puis d'ailleurs, en vérité, peut-on
Condamner au secret son satin et sa moire?

L'atelier d'un Nadar est tout près: on y va.
Étant un peu coquette, on se trouve jolie,
Comme ceci, d'abord, et puis comme cela.

Avec Musset je vais rappeler à Julie
Qu'on ne devrait livrer au premier fat venu
L'image de ses traits, pas plus que son bras nu.



LII

LE COFFRET

Tout platonique et tout parlementaire,
Un seul amour l'a rempli jusqu'au bord...
Chaos d'espoirs et de soucis! — D'abord
Il est urgent d'en dresser l'inventaire.

Çà, procédons comme un parfait notaire...
Tous ces papiers où la vétusté mord,
Ont le secret de l'innocent accord
Que l'on m'a tant, fait tant jurer de taire!...

Tendres billets où l'on m'appelle « ami ! »
— Ce titre-là me plaisait à demi :
J'eusse voulu changer la désinence... —

Puis (j'ai compté) trente de ses cheveux.
Puis ce portrait, objet de tous mes vœux ;
— Cela sent bon. Parfum de continence!...



LIII

VIEUX PARC

LA spirale rampante et douce des terrasses
Du pied des vieilles tours conduit en cet endroit :
Reste des grands jardins, c'est un enclos étroit
Qu'envahiront bientôt les cultures voraces...

Deux larges escaliers, qui forment l'angle droit,
Étalent leurs degrés tout fleuris d'herbes grasses.
Sur le granit usé plus de bruit, plus de traces :
Rien que l'ombre d'un mur qui s'allonge ou décroît...

Un bassin, vide d'eau, mais plein de feuilles vertes.
Puis des torses grossiers, des bouches entr'ouvertes
De Naiïades... mais rien n'en sort plus, — que l'ennui.

— La charrue, en passant auprès, brise la dalle ;
Et le pauvre vilain se console à part lui,
Broyant de son sabot la pierre féodale.

Pal...



LIV

CAMÉE

C'ÉTAIT le pur profil d'une médaille antique,
Un front que la Vénus eût voulu pour le sien,
Un nez tout à la fois grec et parisien,
Un nez parisien tout plein de sel attique;

Un petit nez mondain et nullement mystique,
Gentiment retroussé du bout, mais moins que rien;
La bouche était parfaite, et le menton très bien,
L'œil noir, et néanmoins l'air fort mélancolique.

Les cheveux ondoyants, soyeux, couleur de jais,
La peau blanche; en un mot, une tête de race.
Est-ce en peintre, en amant que je l'envisageais?

Ce double sentiment dans mon cœur avait place,
Avec un autre encor, qui fait que j'enrageais:
Je ne pus admirer mon beau profil — de face!



LV

A MADemoiselle P...

PALE voyageuse aux grands yeux
Comme la Mignon du poète,
Pourquoi cherchez-vous, inquiète,
D'autres forêts et d'autres cieux?...

Pourquoi préférer à la terre
Où fleurissent les orangers,
La montagne, chère aux bergers,
Et ses neiges que rien n'altère?

Errez-vous comme l'oiseau fuit,
Percé d'une flèche pendante?...
Est-ce l'amour qui fait la nuit

Sur vos yeux, artiste imprudente?
Est-ce la fatigue et le bruit?
Est-ce le mal d'une âme ardente?...

Pyrénées.



LVI

HISTOIRE D'AMOUR

ILS étaient bons tous deux et jeunes. Un été,
On comprit qu'ils s'aimaient, — eux-mêmes le comprirent.
Le rêve fut si beau ! tant de projets se firent,
Qu'un vent jaloux souffla sur leur félicité.

Tout semblait les conduire au but : de tout côté,
Alors qu'ils s'y croyaient, les obstacles surgirent.
Moi seul, — qui les aimais, — dirais ce qu'ils souffrirent
Et de quels coups brutaux cet amour fut heurté.

Le Malheur suscita contre eux des choses dures,
Des gens plus durs encore... Une douleur sans cris,
Alors qu'ils souriaient, rongeaient ces cœurs flétris.

Or, se trouvant un jour, après tant de tortures,
Dans les bras l'un de l'autre, étonnés et meurtris,
Ils pâlirent de joie en comptant leurs blessures.



LVII

I

MA chère enfant, si vous voulez,
Vous aurez, selon votre envie,
Les seuls vrais biens de cette vie :
Des chiffons tout frais déballés.

Si vous voulez, votre corsage
Sera de moire — ou de satin...
Ou de moire, — au premier matin,
Si vous avez été bien sage :

Si vous voulez, mon cher amour,
Vous pouvez me jouer le tour
De me voler toute mon âme.

En échange, je vous réclame,
Pour faire mes jours étoilés,
Un peu d'amour — si vous voulez.



LVIII

II

QUAND je t'aperçus, petit air songeur,
Avec tes yeux bleus, sous ton chapeau rose,
Mon cœur confiant crut à quelque chose
Comme sept grands jours de parfait bonheur.

Quand je t'entendis, doux accent trompeur,
Me promettre tout, bras nus, porte close,
Je continuai de parler en prose,
Mais mille sonnets chantaient dans mon cœur!

Quand je te connus, je sentis, ma chère,
Moi grave cerveau, toi tête légère,
Que nous nous étions trompés tous les deux.

Quand tu me quittas avec un sourire,
Dans mon pauvre cœur tu ne sus pas lire
Un récent feuillet triste et douloureux.



LIX

A MES LIVRES

III

MES bons amis, je vous revois.
Je fus quelque temps infidèle :
L'amour m'avait, d'un grand coup d'aile,
Jeté loin des jours d'autrefois.

Je suis revenu du voyage
Tout douloureux et tout froissé,
Et j'ai le palais agacé
Des amertumes du breuvage.

Vous qui ne savez pas tromper,
Je viens enfin me retremper
A votre saine causerie.

Répondez-moi : le voulez-vous ?
C'est un ami qui vous en prie.
A quelle page en étions-nous ?



LX

LE MUR MITOYEN*

A M. THIRON

IL s'agit... d'un amour contrarié, qui trame
Une rébellion. Quant au mur mitoyen,
Ce n'est pas un obstacle, — et c'est presque un moyen :
Demandez à Thisbé ce qu'en faisait Pyrame !

Le pauvre amant d'abord, bête et gauche, n'a rien
Pour séduire... On en rit. Lui pleure : « Oh ! c'est infâme ! »
Puis l'amour, la douleur aidant, toute son âme
Éclate et s'ouvre... Il parle !... et comme il parle bien !

* Comédie en deux actes, en vers, de M. Pailleron.

Il implore, il sanglote, et l'amoureux grotesque
Se redresse et devient intéressant, beau presque!
C'est elle qui se tait, qui se trouble à son tour.

Plus de guerre! le mur est tombé. Par la brèche,
Le jeune couple passe en triomphe, et l'Amour
Force au baiser de paix le vieux couple revêché...



LXI

A UNE TÊTE DE FAUNE

DIS-MOI, vieillard, masque ironique,
Ce qui te fait sourire ainsi ?
N'es-tu pas mort ? Vois-tu d'ici
Les temples dorés de l'Attique ?

Entends-tu parmi les bergers
Soupirer la flûte inégale,
Tandis que la vierge au front pâle
Danse en formant des pas légers.

Vois-tu d'ici la forêt sainte
Dont on n'osait franchir l'enceinte,
Où tu logeais sous le ciel bleu ?

Ou bien ris-tu de voir ma lèvre
T'interroger, toi, l'homme-chèvre,
Et te dire : « Causons un peu. »



LXII

COMME elle s'ennuyait, elle le prit un jour
Pour rallumer ses sens au feu de sa jeunesse.
L'enfant ! il se laissa tromper avec ivresse,
Et sur ce cœur blasé plaça tout son amour.

Mais quand il vit enfin ce qu'était cette femme,
Et qu'il aimait toujours, et qu'elle n'aimait pas,
Il pleura, sans pouvoir s'arracher de ses bras,
Et tout en même temps se brisa dans son âme.

C'est lui qu'on vit depuis promener sa pâleur
A travers les sentiers perdus de la débauche,
Avec une démarche embarrassée et gauche ;

C'est lui dont la gaieté décèle la douleur,
Et qui heurte à plaisir contre l'orgie impure
Les élans généreux de sa saine nature.



LXIII

AU mot d'amour, plus d'un rit d'un air sardonique.
— Mais quel est le don Juan, quel est le débauché
Qui n'ait dans ses vingt ans, ou plus tôt, ébauché
Aux genoux d'une fille un roman platonique ?

Quelque enfant bien naïve ! un air endimanché ;
Peut-être une cousine... Ursule ou Véronique...
Un unique baiser, un rendez-vous unique,
Dont on eut grand remords, comme d'un grand péché !

— Puis Paris a passé là-dessus comme un fleuve !
On se croit un corsaire en amour, un forban
Honni des gens moraux, très fier d'être à leur ban.

Ce qui n'empêche pas que don Juan ne s'émeuve
Retrouvant par hasard une rose, un ruban
Qui lui fait soupirer, — tout bas, — le mot de « veuve !... »



LXIV

APRÈS DIX ANS

QUAND j'ai revu la ville où je fus élevé,
Enfant à mon départ, et maintenant presque homme,
On aurait ri de voir mon embarras, et comme
Je m'en allais rêveur, les yeux sur le pavé.

Tout change : les objets, le nom dont on les nomme...
Combien de traits perdus, pour un seul retrouvé,
Dans ce passé lointain — par l'absence aggravé !
Esquisse déjà vague, où l'on passe la gomme.

Dans sa ville natale être comme étranger !
Je m'en allais cherchant des choses disparues
Qui n'avaient existé qu'en mon esprit léger...

Ou bien je rencontrais avec stupeur des rues
Et des quartiers nouveaux... Et je vins à songer
Combien le vice croît dans les cités accrues.



LXV

AU TRAVERS DU MUR

I

C'EST l'heure où ma voisine blonde,
Sa robe ôtée et son bonnet,
Fait craquer les plis du corset,
D'où jaillit la poitrine ronde.

Je donnerais tout l'or du monde
Pour tenir le bout du lacet.
« Hein ! que faites-vous au mur ? » — « C'est
Pour voir s'il est épais ; je sonde. »

Par le pertuis insidieux
J'aperçois, je mange des yeux
La tête rose et puis le buste.

Sous le fin peignoir écourté
Se dresse un sein vierge et robuste...
Plus rien! Tout n'est que vanité.

Juin.



LXVI

II

UN jeune cœur n'est pas de chêne
Et le célibat est mauvais...
Pauvre petite ! je savais
Sa chute plus ou moins prochaine.

Elle allait, — nous allons, — je vais,
Où va la grande proie humaine,
Droit au diable... celui qui mène
Les rondes du pré Saint-Gervais.

Oui ! je savais bien que sa joue
Serait bientôt mûre aux baisers,
Et ses chastes bras — décroisés.

Je ne savais pas, je l'avoue,
Voir Agnès, les yeux embrasés,
Sauter des deux pieds dans la boue.

Septembre.



LXVII

MÉRIDIENNE

LE soleil frappe droit et fort comme un athlète,
Et partout fait germer la vie à grand essor;
Il farde, étant artiste, et peint des ailes d'or
Au moineau qui n'a rien qu'une robe noisette.

La fleur à cette flamme allume son aigrette;
Sur un fumier lointain un coq sonne du cor;
Le bois, la tête en feu, flambe comme un décor,
Avec ses troncs lamés d'argent, que l'eau reflète.

Voici de l'herbe, un lit bassiné chaudement :
Dans sa bonne senteur couchez-vous mollement,
Déployant tout du long votre grandeur physique.

L'air vous chauffe le corps et l'âme à pleins rayons.
Déjà votre cerveau, rempli de visions,
Croit ouïr le soleil faire de la musique.



LXVIII

A PLUS D'UNE

Vous êtes une honnête et sage créature !
— Mais quoi ! n'est-il pas vrai qu'avant de te coucher,
Lorsque, tes vêtements tombant sur le plancher,
Tu sors d'un blanc nuage, éblouissante et pure ;

Lorsqu'un dernier tissu, prêt à se détacher,
Cache à peine l'effort de ta riche nature :
Que tu sens, là, ta chair si douce — et là, si dure,
Et que ton doigt ému frissonne à ce toucher...

Alors, n'est-il pas vrai que ton cœur bat plus vite?...
Que, pour te délivrer de ce trouble importun,
Tu souffles le bougeoir, — et que ton cœur palpite?...

— Bien que vous soyez sage, et n'écoutez aucun
De tous ceux qui voudraient vous en conter, petite,
N'est-il pas vrai qu'alors vous attendez quelqu'un?...



LXIX

LA CONTEUSE

Je préfère un conte en novembre
Au doux murmure du printemps.

H. MOREAU.

DAIGNE ouvrir ta bouche amoureuse
Au parfum de rose mousseuse,
Et me dire un conte doré
Tandis que je te baiseraï ;

Une vive histoire choisie
Au beau pays de Fantaisie,
Alerte comme un bolero,
Ou bien un conte de Perrault ;

Un récit délicat et tendre,
Que le cœur puisse bien entendre,
Encore que peint à demi.

— Je vais vous conter, mou ami,
Une douce aventure d'âmes :
Comment un soir nous nous aimâmes.



L X X

RÉALISME

AUX pieds d'une beauté rousse — qui n'est pas belle,
Un homme se pâmait : poète au front pâli,
Où la débauche ardente a creusé plus d'un pli ;
La lumière à la nuit disputait sa prunelle.

Sur ce front large et beau qu'il courbait devant elle,
On lisait le devoir, l'honneur mis en oubli.
Le malheureux buvait... Un verre, tout rempli
D'une liqueur verdâtre, en ses mains étincelle.

« Idéale beauté que mon âme rêva,
Murmurait ce fantôme avec ses lèvres blêmes,
Ta voix seule est pour moi le plus doux des poèmes !

Blonde houri qui sors des mains de Jéhovah,
Insouciant enfant ! n'est-ce pas que tu m'aimes ?... »
L'insouciant enfant répondit : « Oh ! oui, va !... »



LXXI

A MADAME F...

ON dit que vous étiez jadis comédienne,
Et que ce pied charmant sent un peu le roussi...
Quoi qu'il en soit, madame, un vieux sage endurci
Vous tiendrait seul rigueur l... Vieux sage, cœur d'hyène.

Oh ! le noir de vos yeux l... Grâce étrange et païenne l...
Aspasie à vingt ans devait sourire ainsi :
Que vous blessiez de cœurs sans en avoir souci,
O fille de Paris, moderne Athénienne !

Celui qui vous avait pour maîtresse, et vous prit
Pour femme, s'est sans doute attiré plus d'un blâme ;
Sans doute ses rivaux l'ont plaint — par bonté d'âme.

Or, moi, qui mets le nez dans tout ce qu'on écrit
Et qui goûtais déjà son style, — moi, madame,
Je ne lui savais pas encore tant d'esprit.



LXXII

A MON AMI

JE vois d'ici ce qu'il nous faut
Pour contenter nos goûts rustiques :
Une maison avec portiques,
Près des mers où périt Sapho ;

Un palais perdu sous des arbres,
Sveltes et hauts comme des mâts ;
Des tapis riches de Damas,
Et des eaux coulant dans des marbres.

Un peu païens et mécréants,
Nous vivrions fort à notre aise
Avec chacun une Albanaise

(Ayant perdu tous ses parents),
Et nous boirions des vins de Thrace
En récitant des vers d'Horace.



LXXIII

PHRYNÉ

LORSQUE Phryné parut devant l'Aréopage,
Ramenant de la main son voile, et ses beaux yeux
Rougis de pleurs récents, — les vieillards anxieux
Virent avec respect son pâle et doux visage.

Mais lorsque l'orateur, — que leur trouble encourage,
Dépouilla ce beau corps, d'un geste audacieux,
Dans tous les cœurs passa l'effroi religieux
Que la divinité dans son éclat dégage...

« C'est Vénus!... murmuraient les juges éperdus...
Comment la condamner?... — A la jeune Aphrodite
Offrons plutôt, offrons les vœux qui lui sont dus! »

Beaucoup s'agenouillaient, dans l'extase perdus...
— Et Phryné, comprenant sa victoire subite,
Souriant, traversa l'assemblée interdite.



LXXIV

L'AFRICAINNE

Au bras d'un géant blond, l'imposante négresse,
Mouvant un buste épais sur son torse opulent,
S'avance par le bal, — d'un pas superbe et lent,
Comme Phryné parmi les filles de la Grèce.

Ses lourds cheveux crépus et rudes, — qu'elle graisse
Avec amour, — ont pris un lustre violent...
— Sa lèvre épaisse affiche un sourire insolent :
Mais un feu sombre couve en ses yeux de tigresse.

Chaque groupe, en passant, jette son rire clair
Au nez de l'étrangère... Et parfois un éclair
Jaillit sous le sourcil de la sorcière noire...

Qui sait, — méfiez-vous des philtres inconnus!...
Quelles forces sa bouche et ses yeux peuvent boire,
Ce qu'elle peut tuer d'hommes en ses bras nus?...



LXXV

CROQUIS

J E m'assis avec un crayon
Dans un chaud fauteuil de bruyère
Où ruisselait une lumière
A contenter Diaz ou Troyon.

C'était une peinture fière,
Ainsi qu'en fait Dieu d'un rayon.
Un chien dans l'herbe en fusion
Se tenait droit sur son derrière.

J'éprouvais le trouble puissant
Que toute âme rêveuse sent,
Lorsque midi prend la parole;

J'avais préparé mes couleurs :
La métaphore et l'hyperbole ;
J'aimai mieux écouter les fleurs.

Verrières.



LXXVI

S'IL vous arrive un jour d'aimer plus bas que vous,
Et que vos sens séduits causent votre faiblesse,
Soyez homme du moins, et fier : qu'une maîtresse
N'ait pas lieu de vous croire aveugle, — ni jaloux !...

— Mais si jusque dans l'âme une vierge vous blesse
D'un regard, en fermant à demi son œil doux,
Et qu'elle ait en pitié votre peine, — à genoux
Immolez tout l'orgueil que le bonheur nous laisse !

Qu'un caprice d'enfant soit pour vous une loi.
Oubliez tout, science, ambition, — l'art même !
Yeux fermés, poings liés, livrez-vous à sa foi...

Ne vous réservez rien ! Dire à celle qu'on aime :
« Je ne m'appartiens plus ; vous seule avez sur moi
Droit de vie ou de mort, » c'est le bonheur suprême.



LXXVII

RÉVOLTE

NON, non ! la mort n'est pas ce que disent les prêtres,
Un ange au front riant qui nous prend dans ses bras :
C'est le squelette affreux d'Holbein, qui ne rit pas,
Et jette au même trou les valets et les maîtres.

C'est l'aveugle bourreau qui marche de travers,
Et qui nous brise aux dents la coupe encore pleine ;
C'est le spectre qui boit le sang de notre veine,
Et donne nos amours en pâture à ses vers.

C'est l'inconnu voilé qui nous frappe à la face,
Tuant les uns trop tard, le reste avant son tour,
Et qui semble jaloux de nos bonheurs d'un jour;

Qui nous prend tous nos biens, et nous donne à la place,
Au lieu de l'air si doux et du soleil si beau,
L'affreux je ne sais quoi d'au-delà du tombeau.



LXXVIII

LES MISÉRABLES

ET LA CRITIQUE

Dame fourmi trouva l'éléphant trop petit.

LA FONTAINE.

UN damas combiné de toile et de mâture
Fait à l'arc de triomphe une immense cloison.
Tout est prêt : il émerge enfin de sa prison,
Révélant un par un ses trésors de sculpture.

L'arc est debout, dressant sa haute architecture.
Son cintre monstrueux encadre l'horizon ;
Son faite, où le génie a gravé son blason,
Semble un défi hautain de l'homme à la nature.

Et la foule, en dessous, passe et repasse à flots :
Haillons, habits dorés, gens à pied, en carrosse ;
L'un braque son lorgnon, d'autres ont des falots.

L'autre aune le granit de sa canne, et se hausse,
Tant qu'il peut, à la base... O risibles nabots !
Toujours passent les nains sous les pieds du colosse.



LXXIX

A MADemoiselle G...

Vous avez vraiment un joli visage,
Des cils retroussés et noirs à foison ;
Votre jeune sein sous l'étroit corsage
Bat coquettement sa chaste prison.

Ici la rigueur n'est pas de saison,
Et tout est matière à marivaudage :
Vous poses de main, votre babillage...
Le printemps d'abord a toujours raison.

Vous parlez de Gluck, même de Shakspeare,
Avec un aplomb qui nous fait sourire,
Qui plaît néanmoins. Plaire, tout est là !

Mais j'entends un son faux à cette gamme.
Hélas ! à quinze ans, étant presque femme,
Votre vanité vous le dit déjà.



L X X X

A MADemoiselle V...

Si j'avais le ciseau de la sculpture antique,
Pour fouiller un beau marbre, un bloc jaune doré,
Ou bien veiné de rose, et qu'on aurait tiré,
Exprès pour moi, du sol généreux de l'Attique;

Si les tons les plus purs du prisme coloré
Nuançaient pour moi seul une palette unique,
Que le feu de la vie à la grâce plastique
S'unit pour animer une toile à mon gré;

Si la Muse m'avait, en des nuits d'insomnie,
Révélé les secrets divins de l'harmonie,
Et que j'eusse l'archet ou l'âme de Mozart ;

Si, poète, j'avais ce feu sacré qui tue,
Tout chef-d'œuvre, — tableau, chant, poème ou statue,
Serait à votre image, ô madone de l'art.



LXXXI

I

JE lui montrai les blondes mousses
Et tout l'essaim des choses douces
Dont Avril marche environné :
— Elle prit un air étonné.

Je lui fis voir mon cœur plein d'elle,
La priant de brûler son aile
Hardiment au flambeau sacré.
— Elle ouvrit un œil effaré.

Je lui parlai des belles fièvres
Qui vous montent du cœur aux lèvres,
Au clair de lune, après minuit :

— Elle eut un baillement d'ennui.
Voulant obtenir quelque chose,
Je lui fis voir un chapeau rose.



LXXXII

II

C'EST bien toujours la même robe
Trainante, qui crie en marchant,
Qu'un soir, des mains du vieux marchand,
Tu pris ainsi que l'on dérobe;

Et qui me valut des serments
Scandés sur le rythme sonore
Des baisers : langue que j'adore,
Étant si riche en mots charmants.

C'est toujours ta joue un peu creuse,
Et tes fraîches dents d'amoureuse
Qui sont un vrai morceau de roi;

C'est toi tout entière et la même,
Qui dis si gentiment : « Je t'aime... »
— A tous les autres, comme à moi.



L X X X I I I

MON cher Parisien, j'aspire à la houlette
De feu Tircis... — Oh ! rien de fade et de mignon
Comme, dans les Watteau, ces nymphes du Lignon,
Qui parent de rubans leurs moutons à roulette.

Non pas ! c'est sous un toit fort pauvre, sans pignon,
Qu'elle habite. Et Watteau ne prend pas sa palette
Pour une fille en bras de chemise, en toilette
D'étable, — et qui n'a pas de fleurs à son chignon.

Tout au plus y met-elle — et, depuis Ophélie,
On veut bien convenir que cela rend jolie, —
Des brins de paille... Encore est-ce sans y songer.

Ses cheveux sont fort noirs, et ses yeux plus encore.
Telle dame qui rit et dit tout haut : « Pécure ! »
Dit peut-être tout bas : « Si je pouvais changer ! »



LXXXIV

A PAUL G.

LORSQU'IL eut dépensé son dernier sou pour elle,
Elle partit. L'amour est comme une hirondelle :
Il se tourne toujours vers les climats dorés...
C'est pourquoi l'on voit tant d'amants désespérés.

Elle emportait de lui des baisers de jeunesse,
Des fleurs et des rubans payés avec ivresse.
Lui, comme vous pensez, lui n'avait rien reçu,
Rien que de beaux serments, trahis à son insu.

Pourtant il regrettait cette alcôve banale,
Où change chaque soir la couche nuptiale,
Toujours ouverte à tous, ainsi qu'un mauvais lieu.

Peut-être pleura-t-il à l'heure de l'adieu...
Ainsi s'en va l'amour à vingt ans, et la femme
Qui n'a rien que son corps prend un peu de notre âme.



LXXXV

MINIATURE

Avec ces yeux d'émail, cette joue en carton,
Ces mains, — d'une étagère elle semble échappée...
On s'exclame en riant : « Mais c'est une poupée ! »
Et pour s'en assurer on lui prend le menton.

La bouche en boutonnière étroite est découpée :
La langue rose y passe en guise de bouton...
— Un peigne sur le front dresse, blonde et crépée,
La toison dévolue à ce petit mouton.

Sa petite personne est grosse de malice !
Ses regards clignotants, élevés vers les cieux,
Impriment à sa danse un tour facétieux...

Elle fait des yeux doux... et des yeux en coulisse...
Et sur son petit nez son pouce gracieux
Dit fort éloquemment : Nargue de la police !



L X X X V I

UN ARTISTE

L'AIR était au bonheur et soufflait à la joue
Des effluves de paix, d'espérance et d'amour.
Par ces soleils féconds où le printemps se joue
On est heureux d'ouvrir les yeux, de voir le jour.

La vie est une amante au sang riche, au teint rose ;
On se pend à son col avec enivrement.
Le sombre essaim des maux s'envole en un moment
Loin des gouffres de l'âme où le passé repose.

Par un de ces beaux jours de joie et de lueur,
J'allais heureux, avec des clartés plein le cœur;
J'aperçus chancelant, le dos contre une borne,

Un vieillard abruti de faim, front bas, œil morne.
Un monsieur qui passait, d'un air indifférent
Et d'un ton très poli, me dit : « Quel beau Rembrandt l...



LXXXVII

FAUVETTE

HIER, il ventait, il pleuvait,
Et je fus tout surpris d'entendre
Le gazouillis plaintif et tendre
D'une fauvette qui rêvait.

A son chant, — feu voilé de cendre,
On aurait dit qu'elle couvait;
Et que du froid, en son duvet,
Elle avait peine à se défendre.

Ce même oiseau, j'avais aimé
A l'entendre les soirs de Mai,
Quand sa note joyeuse éclate.

Mais jamais sa voix délicate
N'eut ce timbre ému, comprimé,
Douceur qui remue et qui flatte!



LXX XVIII

A UNE ATHÉNIENNE

DU QUARTIER BRÉDA

QUAND on est, comme vous, sculptée en marbre antique
Et qu'on semble arrachée à quelque fronton grec,
Qu'on a toute l'ampleur d'un Praxitèle, avec
Je ne sais quel parfum de grâce romantique ;

Quand la robe se moule et se drape en tunique,
Lorsque l'on a des chairs d'un grain nerveux et sec,
Une bouche plastique, — et non ce joli bec,
Au dessin négligé, dont Paris tient boutique ;

Quand on a le front pur, le nez correct et droit,
Quand on est belle enfin, et que l'on a le droit
De prendre le costume et le nom d'Aspasie,

On devrait être un peu friande d'ambroisie,
Et, de son piédestal, à qui voudrait oser,
Tendre superbement sa main fière à baiser.



LXXXIX

A MI dont l'esprit m'accompagne
Sur la grève et dans la campagne,
Ah ! fuis Paris ! Quitte ce bain
Pour la mer ou pour la montagne !...

Au bord de l'eau, les goëmons ;
Le saxifrage sur les monts :
Partout les fleurs que nous aimons,
Et de l'air pur à pleins poumons.

Sur les hauteurs silencieuses
S'uniront nos Muses rieuses
En des idylles gracieuses.

Ou bien, sur le bord des flots verts
Nous improviserons des vers
Orageux comme les hivers!



XC

LE GOURZY

ON s'essouffle bientôt sur ce chemin pierreux,
Plein de brusques détours, raide ! — En partant l'on danse ;
Mais l'on est vite en nage : et malgré l'ombre dense
Des chênes, on sent bien le soleil derrière eux...

Guidés par un bruit faible, et que le vent cadence,
On arrive à des troncs creusés... Moment heureux !
Une eau — d'une fraîcheur de glace — emplit ces creux ;
Chacun boit en disant bien haut : « Quelle imprudence ! »

On monte, on monte encor. Le bois s'est éclairci.
Plus de chênes, ... des pins. Déjà, parmi les branches,
On aperçoit un bout de plaine, Dieu merci!

... Les troupeaux ! le pasteur avec sa hutte en planches !...
— Halte ! car on peut voir étinceler d'ici
Les villes, au soleil comme des taches blanches.



XCI

IL aima longtemps, longtemps sans espoir.
Il souffrit longtemps, longtemps sans le dire.
Une ride au front, parfois un sourire
Pâle, c'était tout, tout ce qu'on pût voir.

Il vécut sans rien de ce qui console,
Perdu dans son deuil et dans son amour,
Comme un pauvre roi sans couronne. Un jour,
Le temps d'un coup d'aile abattit l'idole.

Alors il voulut, sans espoir aucun,
Ainsi qu'on renoue un fil qui se brise,
Coudre les lambeaux de l'amour défunt.

Le cœur sur cela n'avait plus de prise ;
Mais l'amour étant la liqueur exquise
Qui s'imprègne au vase, il a le parfum.



XCII

Πολυφλείσθεις θαλάσσης·

HOMÈRE.

CAR tous aiment la mer. Au savant elle apporte
Ses splendides coraux et ses étuis nacrés.
Le roulis gracieux des navires ancrés
Fait rêver au marchand des gains de toute sorte.

Ses furieux assauts sur les rocs échanrés
Font que l'artiste ému conçoit quelque œuvre forte.
— Les amants, cœurs brisés, y jettent leur foi morte ;
Et le poète rêve au bord des flots sacrés...

Oui, tous aiment la mer. Double comme nos âmes,
Tantôt c'est de l'azur uni, — tantôt ses lames
Semblent, en mugissant, se choquer au ciel noir...

Le bonheur s'y reflète, et le chagrin s'y noie.
O mer! toujours viendront la tristesse et la joie
Rire et pleurer devant ton sublime miroir!

Biarritz.



XCIII

QUAND tu t'en vins échevelée
Offrir à mes baisers tremblants
La morbidesse dévoilée
De tes seins solides et blancs,

Ainsi qu'une ardente cavale,
Ton flanc palpitait de désir ;
Le chaud incarnat du plaisir
Avait rougi ta face pâle,

Et, lascive, tu m'attiras,
En m'enlaçant de tes deux bras,
Contre ta nerveuse poitrine;

Ma main se trouva sur ton cœur;
J'y cherchai la flamme divine:
Il était mort et sans chaleur.



XCIV

LES VIEUX MAÎTRES

ILS étaient ignorants, les vieux maîtres étranges;
Ils mettaient à Pilate un habit peu romain,
A Jésus sur la croix une plaie en carmin;
Ils faisaient lourdement voler leurs petits anges.

La couleur était aigre, et mauvais le dessin;
Le doux Crucifié ployait mal sous la verge.
Ils étaient ignorants! car ils peignaient la Vierge
Avec un cœur percé de flèches sur le sein.

Les fonds reculaient mal : des montagnes bizarres,
D'un bleu cru, d'ordinaire en faisaient tous les frais.
Les devants étaient lourds, les lointains semblaient près.

Et pourtant tout cela, plein de grâces barbares,
Vous saisit, et vous dit au cœur je ne sais quoi.
Car ils avaient l'amour, car ils avaient la foi !



XCV

LA MONTAGNE

APRÈS qu'on est parti matin, qu'on a marché
Bien couvert — et transi, par les brouillards humides,
Et que, de tout le poids de ses rayons perfides
Fond sur vous le soleil, dans la vapeur caché ;

Après avoir glissé sur les pentes rapides,
Gravi péniblement les roches, — trébuché
Sur les gazons mouillés, — et vainement cherché,
Chaste source des monts | les joncs où tu résides...

Il est doux de trouver soudain l'air, le repos,
Et les larges aspects de l'horizon superbe,
En se laissant tomber sur un sommet plein d'herbe ;

D'y trouver des pasteurs, d'écouter leurs propos
Simples et sérieux, et de tremper ses lèvres
Dans le lait savoureux et tiède de leurs chèvres.

Pyénées.



XCVI

VIE DES RUINES

PAUVRE manoir déchu ! tout s'effondre... Dans peu,
Tes murs, qu'on mettra bas, se vendront pierre à pierre ;
En attendant, l'ajonc, l'herbe folle, le lierre,
De cacher tes affronts semblent se faire un jeu.

La grand'salle est debout encore, vaste et fière :
Mais le ciel maintenant lui sert de plafond bleu.
Sa haute cheminée engouffre, au lieu de feu,
Des jets luxuriants de menthe et de bruyère.

Au centre du décombre, un vrai bois de sureaux.
Au mur, des liserons, des clochettes fleuries,
Enluminant à neuf les vieilles armoiries.

Pour ses hôtes: lézards, mouches et passereaux,
La nature, toujours prodigue en moqueries,
A pris et réparé le nid des hoberceaux.

Saint-V.



XCVII

QUAND on a marché dans la route
Avec rigueur et toujours droit
Parmi les hommes en déroute,
Que le pied saigne en maint endroit;

Lorsque l'on a dans les broussailles
Laisse des lambeaux de son cœur,
Et que, défait ou bien vainqueur,
On sent la mort dans ses entrailles;

Quand on a souffert tour à tour
Et de la haine et de l'amour,
Et qu'on se sent vivre à ses plaies;

Au lieu de geindre et d'implorer,
Et de dire au mal: « Tu m'effraies! »
Il est beau de désespérer.



XCVIII

A MI-COTE

I

PLUS d'arbres ; plus d'oiseaux ; le désert ; le silence !...
Des rochers crevassés, blancs, sonnant creux : les os
D'un bois profond et vert emporté par les eaux ;
Plus d'un bloc mal assis qui sous le pied balance ;

Des trous noirs où les chiens appliquent leurs naseaux,
D'un air presque inquiet. Les pierres qu'on y lance
Semblent n'en point trouver le fond... — La violence
Du vent semblait toujours croître. De grands oiseaux

Y planent sans effort, allant à grands coups d'aile.
— Les sinistres corbeaux semblent plus noirs encor
Dans cette Thébaïde âpre comme un décor.

Dans la neige, à nos pieds, roulait le chien fidèle.
Tout était nu, sauvage!... — A nos regards surpris
Apparut un champ bleu de suaves iris.

Pyénées.



XCIX

PLEIN CIEL

II

QUAND je posai, vainqueur, mes deux pieds sur la cime
Qui sur ma tête hier dominait de si haut,
J'étais fier! Un vent frais caressait mon front chaud
Que l'air épais des fouds alourdit et comprime...

Des vols d'aigles, sous moi, se perdaient dans l'abîme :
Autour, les pics aigus où s'élancent d'un saut
Les chamois, — des lacs bleus, des neiges : — ce qu'il faut
A l'homme, pauvre nain ! pour faire un chant sublime.

— Et j'allais entonner quelque hymne hasardeux :
Quand soudain, du côté de la rocheuse Espagne,
Un orage, grondant, sembla dire : « A nous deux ! »

Les hommes, points mouvants, fuyaient dans la campagne :
— Et ce lointain tonnerre ébranlait la montagne,
Seul chant digne, à la fois, de la nature et d'eux.

Pyrénées.



C

ON dit que Dieu voilait sa face
Quand il parlait à nos aïeux ;
Tant de gloire eût brûlé leurs yeux :
Le maître donc leur faisait grâce.

Le sol tremblait, le ciel tonnait.
Un regard eût comme la foudre
Jeté les hommes dans la poudre :
Dieu par bonté se détournait.

Est-ce pour cela, vierge sainte,
Que tu tiens hors de notre atteinte
Ta splendide divinité?

Ne peut-on soulever ton voile
Sans monter dans une autre étoile,
Étincelante Vérité?



CI

LE TORRENT

J'AI longé tout le jour un vallon morne, étroit,
Qui n'est guère hanté que des bûcherons basques;
On y suit tout du long, dans ses détours fantasques,
Une eau folle, qui court, gronde, et s'enfle, et décroît...

Là, sourds et défiant le fracas des bourrasques,
Roulent confusément des flots, où l'aigle boit;
Ailleurs l'eau, goutte à goutte, active comme un doigt,
Dans le marbre amolli creuse de larges vasques.

Là, ce sont des reflets d'émeraude; plus bas,
La profondeur lui donne un bleu foncé qui frappe;
Au-dessous, le trop-plein jaillit en blanche nappe...

Là, des bords de cailloux et de sable: à trois pas,
Un sapin tortueux, qui trempe ses vieux bras,
Ou quelque noir sureau penchant sa rouge grappe.

Pyrénées.



CII

L'HOMME est petit : il a beau faire,
Tendre les reins, lever les bras,
Son corps entier ne couvre pas,
Mort ou vivant, six pieds de terre.

L'homme est chétif : il vit un jour
Dans ce monde riche en torture ;
Son cœur avide a pour pâture
Un peu d'espoir, un peu d'amour.

L'homme est vaillant : d'un regard ferme
Il ose interroger les cieux.
Quel est le but ? quel est le terme ?

L'homme est vaincu ! Les sombres dieux
Le frappent jusqu'à ce qu'il tombe,
Et pour réponse ouvrent la tombe.



CIII

LE SABLIER

UN rêve, un souvenir, une peine, un caprice,
Un espoir, — et c'est tout : de ce peu d'éléments
Combinés à ton gré, douloureux ou charmants,
Tu pétris tous nos jours, Nature créatrice !

C'est peu : ce serait trop. En mauvaise nourrice,
Goutte par goutte, hélas ! et moments par moments,
Tu distilles la vie à nos lèvres d'amants...
Force avare ! crains-tu que ton sein ne tarisse ?

Quelquefois, un éclair fend le voile odieux,
Et nous divinisons l'amour qui nous fait dieux.
— Miel décevant, d'où sort une saveur amère!...

C'est un poison de plus que l'on suce à ton sein,
Marâtre sans pitié! qui laisses à dessein
Entrevoir l'infini par l'homme, — être éphémère!



CIV

ADIEU les pieds mignons, les tailles ondoyantes
Dans la gaze flexible et collant à la peau ;
Adieu les fleurs des champs sous le mignon chapeau
Encadrant, fleurs aussi, les têtes rayonnantes.

L'hiver cueille à grand bruit les feuilles jaunissantes,
Et sur les cous de lait jette un brutal manteau ;
Sur tous les yeux le voile étend son noir niveau,
Mais on devine, hélas ! les lèvres bleuissantes.

Oh! qui me portera dans ces climats bénis,
Où le soleil est d'or, où les seins sont brunis,
Où vient se réchauffer la pâle fleur des pôles!

Où l'on peut, à son aise, en plein mois de janvier,
Admirer en passant, spectacle printanier,
De robustes beautés qui montrent leurs épaules!



CV

SONGE D'UNE NUIT DE MAI

DANS un bois plein d'oiseaux chantants,
Près d'un lac aux flots miroitants,
Et sous les astres éclatants
D'une belle nuit de printemps,

Je poursuivais la Fantaisie :
Quand je vis luire, — âme saisie !
Avec un parfum d'ambroisie
L'arbre d'or de la poésie !

*Sur mon front j'en tressai des nœuds,
Et ce beau feuillage épineux
Lui fit un cercle lumineux.*

*Or, j'entendis rire une fée :
Et je portais comme un trophée
Ma tête de chardons coiffée...*



A MI-COTE

(1869-1874)





A MI-COTE

*A l'âge où, plein de désirs fous,
On rêve hasards et voyages,
J'ai voulu m'élever à vous,
Grands monts perdus dans les nuages !*

*Ce front neigeux, que l'Orient
Teint d'un rose de chair vivante,
Me fascinait, trop souriant
Pour laisser place à l'épouvante :*

*Si bien, qu'épris du but lointain,
Seul, une flûte à ma ceinture,
Je suis parti de bon matin
Pour tenter la grande aventure.*

*Je marchais alerte et chantant ;
Mais, à midi, l'ardeur immense
Du plein soleil me brûla tant
Que je maudissais ma démence.*

*Protégeant mes yeux de la main,
J'allais... j'atteignis hors d'haleine
Un site frais, à mi-chemin
Entre les sommets et la plaine.*

*Là, me jetant sur le gazon,
A l'ombre, tout près d'une source,
Joyeux d'un plus large horizon,
Je me reposai de ma course ;*

*Et j'y rêvai d'être un berger
Qui, tranquille au seuil de sa hutte,
Accélère le pas léger
De l'heure avec des airs de flûte...*

*— L'herbe fraîche où me fit asseoir
Cette Ondine dont je suis l'hôte,
Faut-il y rester jusqu'au soir,
Ou gravir la montagne haute ?*

*Ici plus de prestiges vains ;
Dans la grande clarté brutale
L'horreur sublime des ravins
Et des pics foudroyés s'étale.*

*Et sous mes pieds, dans les lieux bas,
Blanche de poussière, la route
Où la foule mêle ses pas
Suit les près que maint troupeau broute.*

*Rien d'en bas n'est à regretter ;
En haut tout est ruine et cendre :
Je suis là, — n'osant plus monter
Et ne voulant pas redescendre.*

1869.



PAYSAGES ET FANTAISIES



L'ENSEIGNE

A LÉON CI.ADEL

C'EST un trumeau. Le site est galant à merveille :
Un ciel bleu ; point d'épis, mais des buissons entiers
De roses ; et partout débouchent des sentiers
Les couples qu'au hasard le Printemps appareille.

Les pimpantes beautés, une perle à l'oreille,
Une plume au chapeau, les grands seigneurs altiers
Cheminent enlacés, et les fiers églantiers
Pâlissent à côté de leur grâce vermeille.

But commun de ces beaux pèlerins, apparaît
Dans le fond un rustique et riant cabaret,
Dont un vert chèvrefeuille embaume les tonnelles.

Aux fenêtres, croisant ses vrilles à plaisir,
Le liseron bleuit comme un vague désir...
Et sur l'enseigne on lit : *Aux amours éternelles!*



LA VALLÉE

A ANTONY VALABRÉGUE

C EINTE de coteaux verts où le ciel bleu finit,
Loin du poudreux sillon des routes isolée,
Tout ombre et tout fraîcheur, la petite vallée
S'enfonce, hospitalière et molle comme un nid.

La plainte du vent faible, où l'eau courante unit
Sa note claire, passe aux chants d'oiseaux mêlée ;
Et d'une cloche au loin l'inégale volée
Y fait parfois mourir comme un écho bénit.

Et c'est là, quand ailleurs Midi rutilé et crie,
Que, parmi la verdure douce de la prairie,
Il fait bon se coucher au pied d'un saule creux,

Jusqu'à l'heure apaisée où le soleil décline,
Pour accorder le cours de son rêve amoureux
Au long ruissellement des blés sur la colline.



L'ÉTANG

A FRANCIS ENNE

COMME un miroir troublé par une chaude haleine,
L'étang clair a pâli dans la brume du soir :
Et, pas une lueur ne tombant du ciel noir,
Au creux de la vallée on le distingue à peine.

Une vague vapeur en monte... L'on croit voir
Lentement déborder une coupe trop pleine.
Sombre encore et déjà blanchissante, la plaine
Se gonfle en écumant comme l'eau d'un lavoir.

Au bord du ciel soudain brille la lune pâle,
Dont le rayon, neigeant sur ce brouillard d'opale,
Semble évoquer le givre éclatant des hivers;

Et toujours les vapeurs montent, nappe irisée :
Et tout le vaste espace entre les coteaux verts
N'est déjà plus qu'un lac immense de rosée.



LISIÈRE DE BOIS

A MAURICE BOUCHOR

LE chemin d'un côté suit la forêt profonde
Et de l'autre est bordé par le grand blé jauni.
— Un seul nuage blanc raye l'azur uni;
C'est la nuit : nuit d'été voluptueuse et blonde.

On sent que le repos tranquille est sur le monde.
Les vagues horizons plongent dans l'infini.
Jusqu'aux bords de l'étang par les vapeurs terni
La croupe des coteaux s'abaisse molle et ronde.

Tels, parmi la blancheur fine des prés mouillés,
Apparaissent là-bas ces bœufs agenouillés,
Secouant quelquefois de graves sonneries.

Ce bruit de source semble un soupir de hautbois...
Et voici qu'un frisson passe dans les grands bois
Où la Lune magique éveille les féeries.



L'ASILE

A HENRI G. BELLOR

LES vieux tilleuls fleuris embaument... Le parterre,
Abandonné, végète au gré de la saison.
De la grille, on ne voit qu'un pan de la maison,
Petite et sombre au fond d'un quartier solitaire.

La maison est petite, et, d'un air de mystère,
Les massifs du jardin bornent son horizon.
Tout ce qu'ont écouté cette ombre et ce gazon
D'extatiques secrets, on voit qu'ils l'ont su taire.

C'est là, c'est dans ce coin qui serait l'univers,
Dans cet ancien logis, et sous ces arbres verts
Pieux comme un préau de couvent catholique,

Qu'en mes rêves je vois deux amants, muets, seuls,
Abriter un bonheur doux et mélancolique
Ainsi qu'aux soirs de mai l'arome des tilleuls.



RÊVE D'ÉTÉ

A FRÉDÉRIC PLESSIS

JE voudrais me plonger dans la source féconde
Où l'herbe au sable fin mêle ses verts réseaux,
Et reposer auprès de la Naïade blonde
Qui s'épanouit là comme une fleur des eaux.

Moi-même j'épanerais de son urne profonde
La nappe bleue et claire où tremblent les roseaux ;
Et parfois je ferais envoler des oiseaux,
Pour voir le reflet noir de leurs ailes sur l'onde.

Ou, tandis que l'eau vive, égarée au travers
Des grands arbres, ferait flotter les graines mûres,
Je dirais, amoureux de leurs sentiers couverts,

La fraîcheur de l'Été sous les sombres ramures :
Et la source ferait, de ses plus doux murmures,
Un accompagnement mélodique à mes vers.



NUIT DE PARIS

A JEAN RICHEPIN

LE ciel des nuits d'été fait à Paris dormant
Un dais de velours bleu piqué de blanches nues,
Et les aspects nouveaux des ruelles connues
Flottent dans un magique et pâle enchantement.

L'angle, plus effilé, des noires avenues
Invite le regard, lointain vague et charmant.
Les derniers Philistins, qui marchent pesamment,
Ont fait trêve aux éclats de leurs voix saugrenues.

Les yeux d'or de la Nuit, par eux effarouchés,
Brillent mieux, à présent que les voilà couchés...
— C'est l'heure unique et douce où vaguent, de fortune,

Glissant d'un pas léger sur le pavé chanceux,
Les poètes, les fous, les buveurs, — et tous ceux
Dont le cerveau, fêlé, loge un rayon de lune.



NUIT DES BOIS

A la tiède lueur des étoiles paisibles
Qui, d'en haut, nous suivaient avec des yeux de sœur,
Nous nous sommes tous deux perdus dans l'épaisseur
Du bois où sanglotaient des sources invisibles.

Comme ces traits qu'un jour, se proposant pour cibles
Les astres, décochait Nemrod le fort chasseur,
Nos âmes, de l'extase épuisant la douceur,
Ont tenté de concert les cieux inaccessibles.

Mais l'inquiet silence et le doute du soir
Plus sombre nous ont fait retomber, sans espoir,
Des espaces conquis par cet élan superbe.

La rosée a mouillé nos fronts ambitieux :
Et, n'ayant pu cueillir les étoiles des cieux,
Nous avons regardé les vers-luisants, dans l'herbe,



GIBOULÉES

COMME un enfant que bat sa mère, bien qu'il sente
Moins de menace au fond que d'amour dans ses yeux,
N'est pas sans crainte, et glisse un regard anxieux
De la bouche grondeuse à la main caressante ;

Au seuil du doux printemps, la nature naissante,
Au gré des horizons rembrunis ou joyeux,
Semble indécise, et, quand un azur radieux
Lui sourit, songe encore à l'averse récente.

— Tel le printemps s'ébat sous les pommiers neigeux,
Tel à nos cœurs l'amour se révèle, en ses jeux
Où périssent parfois de blanches fleurs gelées.

Serments, brouilles, retours, fuites, feu des baisers,
Froid des regards, et pleurs d'un sourire apaisés
Sont du ciel amoureux les folles giboulées.



LA SAINT-JEAN

TIMIDE, il me souvient qu'un jour je l'ai menée
Sur la terrasse haute au splendide coup d'œil,
Où jadis un château gothique sous l'orgueil
De ses tours a tenu la plaine dominée.

C'était en juin, le mois le plus doux de l'année,
Le soir de la Saint-Jean... Les étoiles, au seuil
Du ciel bleu, surgissaient pâles et comme en deuil,
La plaine de feux clairs s'étant illuminée.

Sur les coteaux, avec des rougeurs de tison,
D'autres brasiers lointains enfumaient l'horizon :
Un grand fleuve, au milieu, déroulait ses méandres ;

Et je pensais, mon bras pressant un bras peureux,
Voir un fourmillement de signaux amoureux
Vers les blondes Héros invitant des Léandres.



L'ÉCLAIRCIE

A GUSTAVE PRADELLE

DE tous côtés le ciel est noir. Nulle échappée
Dans l'azur. Longs troupeaux à grisâtre toison,
Les nuages pressés encombrent l'horizon.
En un deuil on dirait la terre enveloppée.

Là-bas, mince et pareille au tranchant d'une épée,
Une seule blancheur luit, rayant la cloison
Des ténèbres... Au seuil mal clos d'une prison,
Ainsi l'ombre d'un trait lumineux est coupée.

C'est le soir : pourquoi donc interroger des yeux
Ainsi qu'un orient pâle et mystérieux
Ce point du ciel? — Songeur inquiet, tu l'ignores;

Mais ton âme, sur qui pèse l'espace noir,
Dans un déchirement de nuages, croit voir
Le seuil vertigineux du gouffre des aurores.



L'AVENUE

Nos âmes tant de fois s'oublièrent, bercées
Sous ces grands arbres noirs de la chanson du vent !
Le long de ces vieux murs, elle et moi, si souvent
Nous avons vu glisser nos ombres enlacées !

Quand j'ai longé, suivant des traces effacées,
L'avenue où moi seul irai dorénavant,
Tous mes chers souvenirs m'y guettaient, se levant
Au bruit sec de mes pas sur les feuilles froissées...

Mon cœur mélancolique aux jours passés rêvait :
Et quand la lune, ayant percé le fin duvet
D'un nuage, blanchit par places le mur sombre,

(Mes yeux cherchant l'absente et ne la trouvant pas),
Comme un autre amoureux plus pâle, sur mes pas,
Mon ombre avec regret semblait chercher son ombre.



DANS LA FORÊT

A PIERRE ELZÉAR

PAR une chaude nuit, quand fermentent les sèves,
Lorsqu'à demeurer plein le cœur éclaterait,
Je veux m'en aller seul au fond de la forêt,
Pour donner à la fois l'essor à tous mes rêves.

Mainte vague chimère au merveilleux attrait
Dont mon esprit fiévreux est obsédé sans trêves
Prendra vie et couleur... Formes ! visions brèves,
Dont moi seul aurai su l'ineffable secret !

Et je suivrai des yeux leurs pas folâtres. L'une
Fera luire ses bras dans un rayon de lune ;
De pâles fleurs des eaux l'autre ceindra son front ;

Et de fils de la Vierge ayant tissé leurs voiles,
Toutes s'élèveront en groupe, et se perdront
Dans le ciel que blanchit la neige des étoiles.



RESSOUVENANCE

IL est de fins ressorts dont la marche ignorée
— Ni savants, ni rêveurs, n'ont deviné comment —
Va dans un coin de l'âme éveiller brusquement
Le parfum d'une fleur autrefois respirée.

Autrefois, le céleste épanouissement
De ta bouche qui rit, cette rose pourprée,
M'avait tout embaumé l'âme... Chère adorée
Qui t'envolas si tôt, l'oubli vint lentement !

Voilà que, ravivant ton image effacée,
Ta grâce tout à coup me vient à la pensée,
Comme l'air qu'un hasard souffle aux musiciens.

D'un soir déjà lointain je reconnais les fièvres :
Et mon cœur a senti refluer à mes lèvres
Une fraîche saveur de baisers anciens.



LA CHUTE

A LOUIS SOLON

VIERGE au front droit pressé du casque qui se bombe,
Secours-moi : sur ce mont j'allais cherchant des fleurs ;
Et l'Amour m'a surprise, et vois ! sourd à mes pleurs,
Il m'entraîne... Minerve ! à mon aide, ou je tombe.

— Trop tard, nymphe : je lis sur ton front sans couleurs
Que son baiser, par qui toute pudeur succombe,
A déjà mis en toi des languens de colombe...
Adieu ! je te prédis la honte et les douleurs.

— Et qu'importe l'affront ! qu'importe que je souffre
Si l'Amour avec moi doit rouler dans le gouffre !
Par l'Amour quel exil ne serait consolé ?

— Suis-le donc ! mais connais ta destinée, et tremble :
Dans l'inconnu profond vous tomberez ensemble ;
Mais il en reviendra tout seul, l'enfant ailé.



DOUBLE RÊVE

A SULLY PRUDHOMME

SANS partage une femme occupe ma pensée ;
Et je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir,
Bien que j'allasse vite et que ce fût le soir,
La seule fois que sur ma route elle est passée.

Une autre vision que n'ont point effacée
De longs jours, c'est, couchée aux pieds d'un vieux manoir,
La paisible bourgade aux toits de chaume noir
Que je n'ai qu'en voyage, une fois, traversée.

Et ces deux souvenirs, mêlés, font la douceur
D'un songe où je me vois cachant sous l'épaisseur
Des chaumes un amour que la mort seule achève :

Consolé de ne pas m'être arrêté devant
Le doux site et le beau visage décevant,
Puisqu'il n'est de bonheur, ici-bas, que le rêve.



DÉDICACE

COMME j'ai poursuivi des mirages heureux
Au fond de tes grands yeux où le rêve s'azure,
Je veux, pour te payer ma dette avec usure,
Te faire un monument de mes vers amoureux.

Comme tes yeux m'ont fait des peines sans mesure,
Mes vers, en t'exaltant, te seront rigoureux :
Car ton nom nulle part ne sera dit par eux,
Et de le bien garder la tombe sera sûre !

Alors, tu connaîtras aussi les regrets vains.
Ta forme sculpturale et tes contours divins
Vivront dans une image en bronze pur coulée,

Mais que l'artiste aura, par un arrêt fatal,
Condamnée à durer un âge de métal,
D'impénétrables plis barbarement voilée.



FILLES DU PEUPLE

LONGTEMPS, dans la campagne immense, nous voyons
La neige couvrir tout, sentier, bois et chaumière,
Et chaste se garder dans sa blancheur première
Au soleil qui la doit fondre de ses rayons.

Dans nos villes aussi, tristes et sans lumière,
La neige sous nos yeux tombe en blancs tourbillons :
Mais de nos pas pressés déjà nous la souillons,
Et les pavés en font leur fange coutumière.

Aussi vite périt votre rire innocent !
Et c'est vous que le pied du plus grossier passant
Foule, virginit s frêles et sans défense :

Vous qui deviez dormir sans tache, jusqu'au jour
Où, d'un baiser plus chaud que le soleil, l'amour
E t fondu les candeurs neigeuses de l'enfance.



A UNE COMÉDIENNE DE SALON

DANS une gravité contrainte et singulière
Dissimulant à peine un sourire charmant,
Vous aviez le grotesque et sombre accoutrement
Des médecins pédants dont se joua Molière.

Double gaité ! d'ouïr la prose familière
Du maître châtier ce lourd fatras qui ment,
Et les grands mots latins qu'on dit pompeusement
Sortir de votre bouche aimable d'écolière.

Sur votre jeune front le doctoral bonnet
S'accordait vainement à ce jargon, qui n'est
Que puérile emphase et science caduque :

Le bras blanc aperçu dans l'évasement noir
Des manches, quel contraste ! Et quel plaisir de voir
Comme vos yeux brillants raillent votre perruque !



LE VIN

DANS l'humide noirceur des caves enfouie,
Ainsi que les trésors, la bouteille où le Vin
Recueillit si souvent sa vertu, laisse enfin
Luire au grand jour un flot de pourpre épanouie.

Le fin pétilllement que perçoit ton ouïe
En toi, buveur, évoque un mirage divin
Où bruit, vendangeant la côte et le ravin,
Une troupe qui va chantante et réjouie.

Le Vin coule pour tous, flamboyante saveur !
Mais sa meilleure ivresse, il la garde au rêveur,
Au poète qui, seul, à son prix le révère...

Lorsque ma tête lourde incline aux doux sommeils,
Souvent mon œil mi-clos regarde au fond du verre :
Et le Vin souriant cligne ses yeux vermeils.



SIGISBÉISME

A GERMAIN NOUVEAU

DILETTANTE des riens exquis de la toilette,
Je vais partout où vont les petits pieds fringants ;
Mon œil mesure, sous l'étroitesse des gants,
La main, la belle main qu'on baise et qui soufflette.

Je bois la fine odeur d'ambre ou de violette
Des traines de velours aux grands plis arrogants.
Je suis le page des ports de tête élégants
Et l'esclave des yeux luisant sous la voilette.

Féminine harmonie aux plastiques accords,
Je regarde onduler les paresse du corps :
Et dans le parc, les soirs d'été, sur la terrasse,

Aux gestes, aux rougeurs, aux sourires charmants,
Je fais tout bas de longs aveux et des serments,
Étant un des fervents amoureux de la grâce.



TANTALE

LA vie est un grand parc plein de fleurs, noir de mûres,
Où, seuls tristes parmi le rire et les chansons,
Nous sommes quelques fous maussades, qui passons
Sans cueillir le trésor attrayant des ramures.

- « Ailleurs des lis plus beaux nous gardent leurs moissons.
- « Au revoir, pommes d'or, lorsque vous serez mûres !
- « Là-bas, où sous le bois tintent de gais murmures,
- « Se rafraichira mieux notre halte... Avançons. »

O mécomptes ! Ainsi les rêveurs misérables,
Devant les frêles fleurs et les fruits peu durables
Hésitent, soucieux des goûts ou des couleurs ;

Tandis que, le cœur plein d'une fête éternelle,
D'autres, sans se lasser, de tonnelle en tonnelle
S'en vont mordant les fruits et respirant les fleurs.



LA MARGUERITE

LES amoureux (qui n'est naïf, aimant?)
Ont cet usage, observé comme un rite,
D'aller aux prés cueillir la marguerite
Pour s'assurer qu'on les aime, et comment.

Chaque pétale a sa réponse écrite :
Un peu, beaucoup, ou passionnément,
Ou pas du tout... Et leur vague tourment
Du mot final s'adoucit ou s'irrite.

Si l'amour, fait de joie et de douleur,
Dit son secret, c'est dans toute la fleur
Plutôt qu'en l'un ou l'autre des pétales :

Car tout, l'oubli comme le souvenir,
La langueur tendre et les hauteurs fatales,
Au cœur aimé tout cela peut tenir.



LA PORTE D'AZUR

A J. PIÈTRA

DANS le mur du parc une baie ouverte,
Que la vigne folle obstruait en vain,
Laisait resplendir un azur si fin
Au bout de l'allée assoupie et verte :

Le saphir du ciel est plus pâle, certe !
Et je n'eus le mot de ce bleu divin
Que quand je te vis frissonner sans fin,
Mer céruléenne à mes yeux offerte.

— Sinon, j'aurais lu, gravé sur le seuil :
« C'est par là qu'on peut, de la terre en deuil,
« Aller au féérique Idéal, au Rével »

Et j'aurais cru voir, tel que Dieu jadis
En permit aux saints la vision brève,
L'huis entre-bâillé des bleus paradis.



PIERROT

A pas de spectre, blême et de blanc vêtu, l'œil
Vaguement effaré, tandis qu'au long des hanches
Une brise inquiète enfle ses larges manches,
Voici sortir Pierrot triste, au devant du seuil...

Dans l'amicale nuit voici que tu t'épanches,
O toi dont la candeur enveloppe un long deuil,
O sépulcre blanchi ! martyr exempt d'orgueil,
Pierrot que persécute un guignon sans revanches !

Tes bourreaux, Colombine au caprice taquin,
Cassandre au pied brutal, la batte d'Arlequin,
Ont abreuvé ton cœur d'amertume... Mais, leste,

Tu te ranimes, dès que la Lune, les yeux
Tout ronds, la bouche ouverte en un rictus joyeux,
Au terrestre Pierrot sourit, Pierrot céleste.



SOLEIL COUCHANT

APRÈS les longs travaux du jour, monsieur Homais,
Pharmacien-droguiste, est au seuil de sa porte
Pour respirer l'air pur qu'un vent de l'ouest apporte...
Il rêve, son esprit ne reposant jamais.

Et, par delà la lande où toute graine avorte,
Avide de verdure et de spectacles frais,
Son regard ému plonge aux bourbes du marais
Où fleurit la sangsue aimable sous l'eau morte.

Il bénit la Nature !... Et comme le soleil,
Qui se couche, rougeoie et fait, tison vermeil,
Loucher sinistrement la prunelle des bouges,

Monsieur Homais croit voir, son œil s'arrêtant sur
Les nuages pourprés parmi le glauque azur,
Un céleste bocal peuplé de poissons rouges.



BATAILLE DE DAMES

A ERNEST D'HERVILLY

LE ciel bleu ne vit point s'engager la bataille
Dans une plaine rase ou dans nos vieux faubourgs ;
Les armes dans la chair n'ouvrirent point d'entaille ;
Le choc ne se fit pas à la voix des tambours.

C'était au beau milieu d'une paisible foule,
Sous l'estrade où chantaient les tendres violons.
Aux accords de Mozart, doux comme une eau qui coule,
Deux regards se croisaient étincelants et longs.

Nul ne vit cette haine ardente jusqu'au crime,
 (La divine musique eût apaisé des loups !)
 Et j'assistai muet à la muette escrime,
 Seul témoin du combat et seul juge des coups.

« Bravo, les rubans blancs ! » — « Ferme, les rubans roses
 J'acclamais tour à tour chacune des couleurs ;
 Je me remémorais la guerre des Deux-Roses,
 Et j'évoquais ton nom, vierge de Vaucouleurs.

Les coups d'œil vipérins, lames entre-choquées,
 Simulaient à merveille un jeu de fleurets clairs...
 Comme de noirs tromblons les jumelles braquées
 Lançaient obliquement de livides éclairs.

Et je me demandais, surpris des frénésies
 Par qui les doux yeux bleus flambent sinistrement,
 Ce qui peut allumer de telles jalousies :
 La primeur d'une mode ? ou le cœur d'un amant ?

Étaient-ce la Finance et l'Aristocratie ?
 Toutes deux à l'Église avaient-elles quêté ?
 — Énigme ! qui pour moi ne fut pas éclaircie :
 Mais c'était un assaut terrible, en vérité !

Chacune eût du Mépris figuré la statue,
 Le col gonflé, l'œil fixe et la narine au vent ;
 Pâle... Et si l'on pouvait croire qu'un regard tue,
 Le duel, certes, n'eût pas laissé de survivant.

Mais cette furia française, ou plutôt corse,
Ne pouvait, par bonheur, aller qu'en décroissant ;
L'attaque et la défense étaient d'égale force :
Il fallut s'arrêter avant le premier sang.

Chacune, lentement, détourna la paupière...
— Tels ces preux, que leur bras puissant fit renommer,
L'échangeaient, tout un jour, de grands coups de rapière
Et se quittaient le soir, n'ayant pu s'entamer.



*LA RENCONTRE**

Sous les tilleuls en fleur l'orchestre frénétique
Mêle joyeusement les filles aux garçons...
Certain couple inconnu de la foule rustique
S'en distingue, élégant de taille et de façons.

Dans les balancements étranges de leur danse
Ils croisent en riant un coup d'œil singulier;
Leur tête se renverse ou s'incline en cadence,
Et la belle tout bas dit à son cavalier :

* Imité de Henri Heine.

« A votre chapeau vert, mon beau sire, pendille
« Un lis, tel qu'il en croit au fond de l'Océan...
« En vain vous vous cambrez comme un fils de famille :
« Vous ne descendez pas de la côte d'Adam !

« Vous êtes un Ondin, qui venez dans ce monde
« Villageois enjôler les filles sans soupçon.
« Je vous ai reconnu vite, échappé de l'onde,
« Rien qu'à vos fines dents d'arêtes de poisson. »

Et de nouveau leur danse étrange les balance
Avec des hochements de tête à chaque pas,
Des rires, des clins d'yeux échangés en silence ;
Et le cavalier dit à sa belle tout bas :

« Votre main douce, en vain je la presse avec zèle :
« J'y sens courir un froid de glace sous la peau !
« Et d'où vient que je vois, ma noble demoiselle,
« A cette robe blanche un ourlet trempé d'eau ?

« A votre révérence, ironique et mutine,
« Je vous ai reconnue enfant du gouffre amer.
« A coup sûr, tu n'es pas fille d'Ève, l'Ondine !
« Ma petite cousine, oh ! tu vieus de la mer. »

— Les violons font trêve, et la danse est finie ;
Retombant sur ses pieds, le beau couple païen
Aussitôt se sépare avec cérémonie :
Tous les deux, par malheur, se connaissent trop bien.



LES MATINS



RENOUVEAUX

LA première fleur m'a dit : « Livre
A l'oubli ta brève douleur ;
Voici le printemps ! » — Mais le givre
A tué la première fleur.

Hier, la première hirondelle
M'a dit : « C'est le printemps, c'est lui ! »
La bise a soufflé : d'un coup d'aile,
L'hirondelle première a fui.

La grimace du vieux Décembre
Masquant le sourire d'Avril,
Je songeais, frileux dans ma chambre :
« L'hiver jamais finira-t-il ? »

Mais voici passer la première
Amoureuse, seins palpitants,
Œil plein d'azur et de lumière...
Et cette fois, c'est le printemps !



AU LEVER

CHARMANTE, les yeux bruns de mollesse baignés,
Dans le désordre exquis des cheveux non peignés,
Jeune fille déjà, l'air d'une enfant encore
(Grâce doublel qui tient de l'aube et de l'aurore),
Elle est là, se croyant toute seule... Elle a pris,
Dans le frisson neigeux de la poudre de riz,
Une houppe de cygne: et, dormeuse encor lasse,
Sur la pointe des pieds se hausse vers la glace
Par un effort qui la cambre légèrement.
Pose coquette : ainsi le divin gonflement

Du souffle accuse mieux la naissante poitrine ;
En même temps que bat l'aile de la narine,
Et que les cils pressés palpitent sur les yeux.
Attentive, elle tend sa peau d'un grain soyeux
Qu'effleure le duvet doux comme une caresse ;
Et se dépite à voir que toujours transparaisse
Le sang jeune, par qui son teint reste vermeil
De la carnation récente du sommeil.
Car elle a beau poudrer sa joue ardente et fraîche,
Où, dans le rose, pointe une rougeur de pêche,
Toujours ce vilain rose et ce rouge insolent
Triomphent...

O Morale, aïeule au chef branlant !
O duègne, qu'en secret la mode farde et grime,
Ne t'indigne pas trop (bien que ce soit un crime
D'opprimer sous l'hiver le printemps rose et nu),
Ne t'indigne pas trop de ce crime ingénu.
Si naïve, l'erreur peut être pardonnée.
Songe qu'Avril aussi, jeunesse de l'année,
Parfois s'éveille avec un caprice pareil,
Et fait, à la surprise extrême du soleil,
Sur les rouges bourgeons, drus et pressés de vivre,
Scintiller la blancheur délicate du givre.



L'ESCARPOLETTE

DANS le rêve indolent dont la langueur s'accorde
Aux oscillations mourantes de la corde,
J'étais sur la planchette assis, les pieds pendants;
Et toi, qui m'aperçus, de rire à belles dents,
Touchant du doigt ton front et chantant : « Une idée ! »
Puis vive, te plaignant de ne pas être aidée,
Les bras levés, après deux ou trois élans vains,
Tu te hissas enfin toute seule et parvins
A mes genoux, où tu t'assis. Là, triomphante,
Tu ramenais les plis de ta jupe bouffante

Et tu dis : « Maintenant, balançons-nous ! » — L'effort
De mes pieds arc-boutés fut tout juste assez fort
Pour ébranler un peu notre inerte équilibre ;
Cramponné, je n'avais aucune des mains libre :
Mais comme je rendis grâce à cet embarras !
Car la peur de tomber enlaçait mieux tes bras
A mon cou que n'aurait jamais fait la tendresse ;
Et, loin de m'émouvoir à tes cris de détresse,
Je saccadai si bien le doux balancement
Qu'il te fallut m'étreindre encor plus fortement ;
Et, ton cœur sur mon cœur, ma bouche sur ta bouche,
Maitre de toi, je fis un pillage farouche
De tous ces chers trésors dont tu m'as trop sevré ;
Tandis que dans son vol téméraire, enivré,
La corde nous berçait comme entre ciel et terre,
Et que l'air vif forçait nos bouches à se taire,
Mais sans gêner beaucoup nos baisers palpitants ;
Tandis que vers le grand ciel bleu, cheveux flottants,
Pâle, je renversais ma tête bienheureuse
Pour ne voir que l'azur et toi, mon amoureuse !



LE RÊVE

L'OREILLE au mur, j'étais dans le coin le plus noir ;
Et j'écoutais venir au fond du long couloir
De petits pas légers dont je comptais le nombre...
— C'est elle ! j'ai senti son souffle frais dans l'ombre
Et, brusque, j'ai saisi ses frêles doigts d'enfant
Avec rudesse, la colère m'étouffant ;
Et j'ai dit : « Maintenant fuyez encor, ma belle ! »
La faible fille alors, courroucée et rebelle,
Pour sortir de mes mains a fait un vain effort ;
Puis, les larmes aux yeux, tant je la serrais fort,

A semblé résignée à l'étreinte brutale ;
Mais soudain, rouge fleur dont le double pétale
Palpite, j'ai senti sa bouche de velours
Se coller à ma bouche ; et des aromes lourds,
Des poisons enivrants ont envahi mes veines...
Toutefois, espérant faire ses ruses vaines,
Je la tenais encore et je songeais : « Gardons
D'être incliné trop vite aux crédules pardons !... »
— Peine inutile ! quand sur ma lèvre embrasée
Pour la seconde fois la sienne s'est posée,
J'ai connu, comme Christ au milieu des soldats,
L'hypocrite douceur du baiser de Judas ;
Et tandis que mes mains retombaient éternées,
Mortes de volupté, — sous les sombres travées
Qui m'apportaient l'écho de son rire moqueur,
Elle a fui, me laissant la flèche dans le cœur.



CHANSON.

I

SUR le sable des routes creuses
Qui mènent dans le bois ombreux,
J'ai vu passer trois amoureuses,
J'ai vu passer trois amoureux.

Aux chansons de chacun, chacune
Mélait des rires argentins;
L'une était blonde; l'autre, brune;
L'autre avait des cheveux châtons.

Et, caressés des feuilles souples
Que le vent froisse doucement,
J'ai vu s'enfoncer les trois couples
Dans l'épaisseur du bois dormant.

II

Comme j'écoutais, presque éteintes,
Les dernières notes des chants,
La brise m'a porté des plaintes
Que coupaient des rires méchants.

Chaque amant par chaque maîtresse
Souffre et sent son cœur se briser :
L'ongle est si près de la caresse !
La dent est si près du baiser !

Sur le sable des routes molles,
Au bois où chantent les coucous,
J'ai vu fuir en riant trois folles
Et passer en pleurant trois fous.



EN PASSANT

A ALBERT MÉRAT

IL est des amours forts et lourds comme des chaînes
(Et ceux-là quelquefois ressemblent à des haines);
Il en est de pareils aux mailles d'un réseau
Diaphane, où le cœur se prend comme un oiseau,
Et que nul artifice ensuite ne dénoue.
J'en sais même de si ténus que l'on s'y joue
A l'aise, sans penser que d'invisibles fils,
Un par un, nous ont pris dans leurs liens subtils:
Trame fine sur qui notre vie est brodée...
— Ce n'est pas le plaisir, ce n'en est pas l'idée
Même : c'est une histoire où rien n'est arrivé,
Une chose où tient tant de songe inachevé,
Que ce mot d'*amour* semble ambitieux pour elle.

Mais de quel nom faut-il nommer l'attache frêle,
L'habitude petite et d'un attrait puissant
Qui fait que tous les jours, par mégarde, en passant
A gauche, on se détourne, et que l'on marche à droite
Le temps de regarder dans la boutique étroite ?
Et comment appeler ce puéril émoi
Quand on se dit : « Fait-elle attention à moi ? »
— Toute jeune et distraite à voir passer le monde,
La fille du marchand n'a que la pâleur blonde,
Et la taille un peu grêle et les yeux de bleuet
De l'autre Marguerite assise à son rouet.
Notre cœur maladif a le dédain des proies
Virginales et va chercher ailleurs ses joies :
Mais, tout en caressant d'autres rêves, souvent
Ce logis nous attire et nous passons devant,
Heureux pour un profil entrevu, pour la robe
A larges manches d'où le bras blanc se dérobe,
Pour un sourire pris au passage et volé.

Éphémère bonheur, longuement démêlé
Dans une profondeur de l'âme si confuse
Qu'à de pareils soucis la plupart se refuse !
Mais ces riens ne sont pas sans délice pour ceux
Dont le loisir est grand, les amants paresseux
Qui se penchent, épris d'études attentives,
Sur le cœur vague et plein de choses fugitives.



MINIATURE

I

C'EST parce qu'elle était petite
Et charmante fragilement,
Qu'elle m'eut encore plus vite
Pour esclave que pour amant.

C'est que j'étais si grand pour elle,
Qu'abrégeant l'espace entre nous,
Mon attitude naturelle
Était de vivre à ses genoux.

C'est qu'amoureux de sa faiblesse,
J'aimais à prendre dans mes mains
Ses petits pieds que marcher blesse,
N'étant pas faits pour nos chemins.

C'est qu'en mes bras serrant sans peine
Celle que je nommais mon bien,
J'avais, plus facile et plus pleine,
L'illusion qu'il était mien...

— Et c'est aussi que son caprice
Mettait tant de flamme à ses yeux,
Qu'il fallait bien que je le prisse
Ainsi qu'un ordre impérieux.

C'est qu'à la fois enfant et femme,
Orgueilleuse sous ses dehors
Si frêles ! elle avait dans l'âme
L'indomptable fierté des forts.

II

C'était, du bout de la bottine
Jusqu'à la pointe des cheveux,
Une nature exquise et fine,
Un corps délicat et nerveux :

Frêle instrument, dont la paresse
S'éveillait dès qu'on y touchait
Et vibrait sous une caresse
Comme un violon sous l'archet.

III

Passagère et mignonne hôtesse !
D'où vient qu'elle semble tenir,
Du seul droit de sa petitesse,
Tant de place en mon souvenir ?

Dans l'ampleur folle des toilettes
Lourdes à dessein, elle avait
L'ébouriffement des fauvelles
Frileuses sous le chaud duvet.

Le froissement doux des étoffes
Lui seyait, et s'abattait sur
Ses petits pas avec des strophes
D'un rythme nonchalant et sûr.

Elle le savait, l'ingénue,
Et qu'une influence des cieux
L'avait formée exprès menue
Comme tout joyau précieux.

Son élégance était de race,
Pure comme l'or du creuset :
Et le dernier mot de la grâce,
Sa taille souple le disait.

Un instinct de molles postures
Sans fin la faisait ondoyer :
Car dans les moindres créatures
La vie a son plus chaud foyer.

Et son cœur aussi battait vite !
Et dans un ardent tourbillon
Son esprit que tout rêve invite,
Noir d'une ombre, gai d'un rayon,

Allait d'un vol où ma pensée
Ivre contagieusement
La suivait, parfois distancée
Et fidèle non sans tourment.

IV

Réminiscences mal bannies !
O chers prestiges regrettés,
Faits de nuances infinies,
Pleins de saveurs et d'âcretés !

Douceur étrange des voix grêles,
Faiblesses au charme vainqueur,
Réseau puissant de mailles frêles
Où pour jamais se prend un cœur !

Morte, absente, ou bien infidèle,
Qu'importe ! rien ne peut ternir
L'exquise miniature d'elle
Que mon âme a su retenir ;

Et le regret en moi tressaille,
Nul amour nouveau n'étouffant
L'ancien rêve, fait à la taille
D'une petite et blonde enfant.



DÉLICATESSE

A PHILIPPE BURTY

TANT mieux pour les buveurs puissants qui, d'une haleine
Sans voir la lie au fond, vident leur coupe pleine :
Et libre aux curieux dont la passion bout
Trop vive, de vouloir épuiser jusqu'au bout
L'irritante saveur des voluptés goûtées !
J'admire chez autrui ces fougues emportées
Par qui l'âme, impuissante à le jamais saisir,
Poursuit avidement l'infini du plaisir,
Jusqu'à ce que le doute ou le dégoût la blesse.
— Mais un raffinement, qui peut-être est faiblesse,

Pour moi met la plus forte attraction parmi
Les fuyantes douceurs que l'on goûte à demi :
Et les choses vraiment que je prise entre toutes
Sont le verre où l'on boit à peine quelques gouttes,
L'accord lointain, qu'émiette une brise à son gré ;
Le vers su par hasard d'un poète ignoré,
Les paysages vus en passant, et les fièvres
Subtiles d'un baiser surpris au coin des lèvres.



LA VOILETTE

Celui-ci baise la pantoufle
Que Cendrillon perdit un soir ;
Et celui-là conserve un souffle
Dans la barbe d'un masque noir.

TH. GAUTIER.

CERTE, à le voir, on ne peut guère
Supposer qu'il soit d'un grand prix,
Ce chiffon de tulle vulgaire
Où s'attachent mes yeux épris.

L'araignée, auprès de ses toiles,
Le trouverait lourd... Un essaim
Seulement de noires étoiles
En décore le noir dessin.

Pourtant la gaze aérienne
Des bleus filets à papillons
Est moins subtile que la sienne
Qui prend la grâce et les rayons !

Car de l'air vif, ô doux visage,
Gardant ta délicate chair,
La trame en a pris au passage
Et retenu l'effluve cher ;

Car, mieux qu'en des cassettes closes,
J'y détiens, avare d'amour,
Un trésor d'impalpables choses
Captives des mailles à jour.

— Ici brillait atténuée,
Avec l'attrait mystérieux
Des étoiles dans la nuée,
La douce lumière des yeux ;

Pour moi, le regard absent dore
Ce tissu sombre, dont les fils
Me semblent soulevés encore
Aux légères pointes des cils ;

Si, pour quelque peine éphémère,
Parfois une larme y perlait,
J'en trouve la saveur amère
Mêlée au magique filet.

Là, dilatant leurs fines ailes
Qu'émeut aux premiers jours d'été
Le parfum des roses nouvelles,
Les narines ont palpité.

Plus bas, le tulle que repousse
Son souffle, fraîcheur et chaleur,
A tamisé l'haleine douce
Où s'exhale sa vie en fleur.

La voix dont mon oreille vibre,
Le rire fidèle et joyeux
Ont déposé dans chaque fibre
Des atomes harmonieux ;

Et peut-être (ô désirs, ô fièvres !)
Ce tissu même que voilà
A connu la douceur des lèvres,
Si quelque brise l'y colla...

Des fins cheveux, et de l'oreille,
Et de la joue, il est resté
Partout quelque trace pareille,
Lueur, baume ou suavité :

Si bien qu'il n'est pas une maille
En tous ces fils entre-croisés
Que mes yeux ne suivent, où n'aille
Ma lèvre pleine de baisers ;

Et que si parfois, bien aimée,
Quelque brume semble ternir
La pureté du blanc camée
Que je garde en mon souvenir,

Ce tulle tout froissé dégage,
Talisman vainqueur des oublis,
Le doux rire et le doux langage
Mêlés aux moindres de ses plis.



DONNA NERA

Vos yeux noirs sont présents à mon âme obsédée.

Ils sont si noirs, que rien n'en peut donner l'idée,
Ni les mûres qu'aux bois tout enfant je mangeais,
Ni le mat de l'ébène ou le brillant du jais,
Ni l'obscur splendeur des houilles souterraines,
Ni le deuil somptueux dont s'habillent les reines
Rehaussant leur pâleur au foncé du velours,
Ni l'épaississement des sinistres et lourds

Nuages sur la mer, ni les ailes funèbres
Des corbeaux, ni les plus fascinantes ténèbres
Qu'épanchèrent jamais les urnes de la Nuit.

Si limpides pourtant ! Leur flamme douce luit
Sans refléter l'ardeur des passions charnelles...
Nul bleu n'est aussi pur que ces noires prunelles
Qui, vagues, à demi closes sous les longs cils,
Malgré moi me font croire aux terrestres exils,
Et m'étonner, devant la candeur de leurs franges,
Que l'art religieux fasse blonds tous ses anges.

Ainsi vos doux yeux noirs m'enchainent ! Et je veux
Louer aussi l'amas profond de vos cheveux
Sombres, mais que ma peine à sentis favorables
Comme la grande Nuit est douce aux misérables ;
Car mon âme, cherchant où reposer en paix,
S'enfonce et croit dormir dans vos cheveux épais.

Malheur à qui descend sous leur ombre irritante !
Loin d'y trouver l'oubli, le rêveur qui les tente
Sent tressaillir en lui des souvenirs confus :
Vous êtes des halliers sauvages et touffus,
O noirs cheveux massés dans un puissant désordre !
Des retraits d'où je vois s'élancer, prêts à mordre
Mon cœur tout pantelant sous leurs crocs sensuels,
La meute des désirs harcelants et cruels.



INQUIÉTUDE

A M***

LA petite main qui m'est chère,
La sauvage petite main
Qui pèse à mon bras si légère,
Y pèsera-t-elle demain ?

Quand un oiseau, léger comme elle,
Vient au bout des doigts se poser,
On sent encor frémir son aile
Défiante sous un baiser ;

Et, pour peu que l'on effarouche
D'un geste ce caprice ailé,
Il a fui, vous laissant la bouche
Tiède du plumage envolé.

Ainsi la douce main que presse
Tous les soirs celle de l'ami,
Même en lui rendant sa caresse
Ne s'abandonne qu'à demi...

Ainsi quelquefois il me semble,
Baisant cette main, mon trésor,
Sentir que sous mes lèvres tremble
Comme une aile prête à l'essor ;

Et malgré moi j'ai cette crainte
Que soudain, d'un geste inhumain,
Ne se dérobe à mon étreinte
Pour jamais la petite main !



L'ÉCHO

AU jardin d'amour, et dans un asile
Connu de moi seul en ce doux jardin,
Je savais naguère un écho docile
Que le moindre appel éveillait soudain.

Dès les premiers mots de ma voix ravie
Qu'il me renvoya sans y rien changer,
J'y revins sans cesse ; et ce fut ma vie,
Toujours et toujours, de l'interroger.

Dès que je disais : « Je t'aime ! » — « Je t'aime, »
Redisait l'écho prompt à me charmer ;
L'accent variait parfois, non le thème...
O monotonie exquise d'aimer !

Loin qu'on dût crier pour s'en faire entendre,
Il était fidèle et fin tellement,
Qu'il savait doubler en leur langueur tendre
Le bruit d'un baiser, d'un chuchotement !

— Cher écho, tapi sous les clématites
Qui s'entremêlaient aux blancs syringas,
Ai-je provoqué ces douces redites
Au point de lasser tes sens délicats ?

L'an n'a pas fini, — tout passe, tout lasse,
Tout casse, hormis les vœux monacaux, —
Sans qu'à mes dépens je me rappelasse
La fragilité des tendres échos.

Et, déception bouffonnement triste !
A mon cri « je t'aime ! » — aux pleurs superflus
De mon pauvre amour trahi qui persiste,
La voix douce a dit : « Je ne t'aime plus ! »



'RANCŒUR

QUAND je te vis, autour de toi
Rayonnait la saison clémente :
Avril fut garant de ta foi,
Et comment croire qu'Avril mente ?

A notre premier entretien
Le soleil brillait sur les mousses ;
Son sourire, comme le tien,
Était plein de promesses douces.

Je prenais pour des pleurs pieux
La rosée au fond des calices
Comme les perles de tes yeux :
Et les fleurs furent tes complices,

Mon amour, crédule à ton gré,
Se prêtait bien à l'imposture ;
Mais avec toi s'est parjuré
Tout le parfum de la nature.

Peut-être aurais-je soupçonné
Tes yeux trop bleus, tes dents trop blanches,
Si le printemps ne t'eût donné
Le reflet de ses splendeurs franches.

Aussi, depuis la trahison,
Ce n'est pas vous, enfant cruelle
Connue en la verte saison,
Que je hais le plus ! non, c'est elle,

La saison de mauvais conseil
Où les perfides amoureuses
Nous endorment, jusqu'au réveil
De nos chimères douloureuses.

Et mon cœur, désormais prudent,
Sourd aux mousses ensoleillées,
Te prendra pour seul confident,
Toi qui fais des rouges feuillées

Choir les nids vainements blottis,
Automne plein de voix moroses,
Par qui les fous sont avertis
De la fragilité des choses !



LE REGRET

A ÉMILE BLÉMONT

AU plus fort de ces noirs ennuis que font au cœur
La ruse méchante ou le caprice moqueur
Des femmes ; en ces jours cruels où l'ironie
Du plus froid cache mal la souffrance qu'il nie ;
Dans le déboire amer des doux rêves aigris,
Parfois s'offre, évoquée au fond du passé gris,
Quelque enfant moins aimée et que l'on sait fidèle...
— Pardonnant à l'oubli si long où l'on fut d'elle,
Perdue et cependant présente encore, on sent
Qu'elle souffre sa part des chagrins de l'absent,

Ces chagrins mérités que son instinct devine.
Et l'image s'empreint d'une grâce divine
Lorsque, pour elle ouvrant notre cœur d'amoureux,
Pleurant ainsi que fait un enfant malheureux
Que console et que plaint seule une sœur aînée,
Nous voyons se mouiller sa prunelle étonnée
Au récit de ces maux que d'autres ont causés.
Elle ignore qu'il soit un fiel dans les baisers :
Elle ne comprend pas la volupté malsaine
Dont les cuisants bonheurs s'avivent par la haine ;
Naïve, elle ne sait qu'une façon d'aimer :
Et c'est pourquoi l'on vient près d'elle réclamer
Le refuge toujours offert des pitiés sûres ;
Et, comme on souffre, on prend à témoin des blessures
Le cœur simple par qui l'on n'a jamais souffert.

Regard plein de douceur dans le passé rouvert,
Qu'embellit le présent brutal et monotone !
— C'est ainsi qu'en un jour pluvieux de l'automne,
Les bleus matins d'avril et les clairs horizons,
Et les pêcheurs en fleur parmi les hauts gazons
Où le souffle du vent met des reflets de moire,
Plus vivants et plus frais assaillent la mémoire.



ENCORE

Ainsi qu'au débarquer, un homme, n'ayant pas
Perdu de vue encor le gouvernail qui vire,
Suit machinalement le roulis du navire
Et croit sentir la terre osciller sous ses pas ;

Comme au sortir du bal ruisselant de lumières,
Le silence et la nuit s'étant faits brusquement,
L'oreille emporte et garde un long bruissement
Et la clarté vacille encor sous les paupières :

Ainsi, bien qu'affranchi de vos attraits puissants,
Et quoique votre image avec peine effacée
Cesse, après tant de nuits, d'obséder ma pensée,
Quelque chose de vous imprègne encor mes sens...

Vos bras semblent m'étreindre encor comme des lierres,
Et, sans trouver l'accès de ce cœur anxieux,
L'écho de votre voix, le reflet de vos yeux
Hantent de mon cerveau les routes familières.



LA GOUTTE DE SANG

QUAND celle dont la grâce en mon âme est empreinte
M'a dit, un peu craintive et riant de sa crainte,
Qu'elle s'était piquée au doigt : « Tenez, voyez ! »
Lorsque j'ai vu, parmi ses autres doigts ployés,
A l'annulaire qui dans ma main tremble et bouge,
Une goutte de sang perler brillante et rouge,
Avant que mon esprit troublé ne raisonnât,
Mes yeux avidement en ont bu l'incarnat ;
Et j'ai senti venir une soif à ma lèvre
Telle, que j'ai pressé la piqûre avec fièvre

Dans l'aspiration brusque d'un long baiser :
 Tandis que, rougissante à demi sans oser
 Se fâcher, son visage où le sourire joue
 Essayait d'exprimer l'horreur dans une moue,
 Et que sa voix, si peu tragique, m'appelait
 « Buveur de sang ! »

Ainsi moi, le buveur de lait,
 Moi que l'Idylle au miel de ses ruches convie,
 J'ai connu la saveur auguste de la Vie.
 Et tout surpris je cherche, enfant chère ! comment
 De l'instinct vague est né l'aveugle mouvement...
 Lorsque sur la pâleur de ta peau nuancée
 Est éclos ce grenat, avais-je la pensée
 Qu'osant mouiller ma lèvre à la chaude liqueur
 Qui fait battre ta tempe et qui gonfle ton cœur,
 J'allais communier en ta substance même ?
 Et, superstitieux comme on l'est quand on aime,
 Ai-je espéré qu'enfin mon angoisse comprit
 Le fond de ce cœur simple et de ce doux esprit ?
 (Nul sourire de sphinx n'enveloppant une autre
 Énigme plus obscure, ô vierges ! que la vôtre.)
 Ai-je rêvé ce rêve étrange ? — Ou bien encor,
 Devant cette parcelle unique du trésor
 De tes veines, secret de ta grâce croissante,
 Qui rose le contour de la joue innocente,
 Avive la rougeur des lèvres, et fleurit
 Le blanc tissu des chairs, et jamais ne tarit,
 Sève heureuse, par qui chaque jour se révèle

Plus riche ta santé, ta fraîcheur plus nouvelle,
Moi fébrile rêveur qu'a toujours fait si las
La fatigue de vivre et de douter, hélas !
Ai-je frêmi, pareil au malade qu'altère
Le seul aspect d'une eau limpide et salubre ?

Oui ! depuis ces trois jours passés que tu me vins
Montrer ton doigt blessé, voilà les songes vains
Dont toute ma pensée est pleine, ô jeune fille !
L'imperceptible mal que t'a fait ton aiguille
Est oublié : durant l'heure de ton sommeil
L'épiderme déjà renaissait plus vermeil ;
Et le flot que ton cœur aux veines distribue
Ne s'est pas amoindri pour une goutte bue !
Cependant que toujours triste, toujours fiévreux,
J'admire ton doux souffle égal et chaleureux,
Et que toujours je vois, sur ta bouche qui tente,
Le sourire de la candeur inquiétante.



MADRIGAUX AMERS

I

LES fleurs et toi, blonde ennemie !
Vous avez ce secret moqueur
De verser à l'âme endormie
Une dangereuse langueur.

Les oiseaux et toi, bien-aimée !
Vous avez ce charme irritant
De l'aile à peine refermée
Qu'un caprice rouvre à l'instant.

Les étoiles et toi, ma belle !
Pour exalter nos vains élans,
Vous avez la douceur cruelle
Des longs regards froids et brûlants.

II

« Ce qui faisait les amoureuses
« Tendres, c'est le bruit écouté
« Des sérénades langoureuses
« Dans les clairs de lune d'été.

« Troublé d'une ivresse fatale
« Quel cœur, dis-tu, ne remuait ? »
— Mais, ô belle sentimentale,
L'ombre où vague l'amant muet,

Les stations sous la fenêtre,
Le retour obstiné des pas
Sur le pavé boueux, peut-être
Ne t'en doutes-tu même pas ?...

III

Le rire à tes folles dents blanches
Tinte si naïf et si clair,
Que le son des cloches dans l'air
A des allégresses moins franches.

Tes larmes, source éparpillée,
Perlent si bien à chaque cil,
Qu'il a moins de grâce en Avril,
Le frisson de l'aube mouillée !

Avec ta gaité tu me charmes
Comme avec les pleurs de tes yeux :
Et je ne sais qui ment le mieux,
Ou de ton rire ou de tes larmes.

IV

Ton orgueil me fait plus épris.
Tes hauteurs n'ont rien qui me dompte :
Mais j'aime et je subis sans honte
Ton injuste et faible mépris.

Tes pâles colères d'enfant
Plaisent à mon cœur qui s'en joue.
La rougeur allume ta joue
D'un rayon presque réchauffant.

Et quand un affront mérité
Soulève tes débiles haines,
J'y verrais, sans ces larmes vaines,
Un éclair de sainte fierté.

V

Nulle musique n'est pareille
Aux inflexions de ta voix,
Dont le son frêle et doux, parfois,
Arrive seul à mon oreille.

Parles-tu toujours à mon gré ?
Et ne suis-je point, sans l'entendre,
Raillé souvent par ta voix tendre ?
Je n'en suis pas bien assuré.

Hélas, tu peux railler à l'aise :
Quand l'air est si mélodieux
Qu'il emplit de larmes les yeux,
Qu'importe la chanson mauvaise !

VI

Profonds cheveux, cheveux d'or fin,
Ondes où s'éteignaient les fièvres
De mon désir, vous que mes lèvres
Amoureuses baisaient sans fin !

Si la bouche souvent parjure,
Si les yeux méchants à dessein,
Et si la froideur du beau sein
Ont aggravé ma peine dure ;

Ce n'est pas à vous que j'en veux
De leur complicité cruelle,
O dernière innocence en Elle,
Cheveux d'or fin, profonds cheveux !

VII

Sur la mer de tes yeux sincères
Qu'abritent les doux cils arqués,
Mes rêves se sont embarqués
Comme d'aventureux corsaires.

Sur l'azur glauque de tes yeux
Où baignent des lueurs d'étoiles,
Mes rêves déployant leurs voiles
Ont cru fendre le bleu des cieux.

Et dans vos prunelles profondes,
Beaux yeux perfides où je lis,
Mes rêves sont ensevelis
Comme le noyé sous les ondes.





LES SOIRS



SOIR D'AUTOMNE

LE crépuscule ayant tendu voiles sur voiles,
Le ciel gris par degrés devint noir, et la nuit
Couvrit tout : une nuit sans lune et sans étoiles,
Faites pour contenter le malfaiteur qui fuit.

Seule, dans le lointain de la plaine effacée,
Apparaissait ainsi qu'une vague blancheur
La route où la poussière assidûment tassée
Inquiète le pas ralenti du marcheur.

Nul bruit. Le champ désert, le buisson et la borne
Dans le même sommeil paraissaient abîmés :
Mais leur repos était l'immobilité morne
D'un homme dont l'effroi veille, les yeux fermés.

La Nature connaît ces pâles insomnies.
Ma tristesse comprit la sienne, et s'y mêla :
Car le dur cauchemar, semblable aux agonies,
Sur son flanc tourmenté pesait cette nuit-là.

L'angoisse qui respire à peine faisait taire
Dans sa gorge le plus léger souffle des vents ;
Et les arbres au front soucieux de la Terre
Se hérissaient ainsi que le poil des vivants.



FINIS POLONIÆ

DES assassins, guettant le moment opportun,
Sont venus assaillir un homme: trois contre un.
Ils l'ont percé de coups. Sous la nuit sépulcrale
La victime a bientôt poussé son dernier râle,
Et les bourreaux joyeux se sont dit: « Il est mort! »

Mais à peine ils venaient de parler, — d'un effort
Pénible, le cadavre a rouvert son œil morne.

Alors ils ont frappé son front contre une borne ;
Dans un lacet de chanvre ils ont serré son cou,
Et baillonné sa bouche en disant : « Pour le coup,
Il est mort. »

— Le défunt levait ses deux paupières.
Ils se sont tous rués dessus, avec des pierres,
Et si longtemps ils l'ont lapidé, que les os
Ont craqué sous la chair ainsi que des roseaux.
Alors, comme l'un d'eux approchait sa lanterne
Du visage meurtri, le regard fixe et terne
De ce mort a semblé les braver tristement.

Fous de rage, dans leur féroce acharnement,
Ils ont cherché longtemps un supplice à leur guise :
« Qu'on prenne un pieu solide ! a dit l'un, qu'on l'aiguise !
Et quand il a jugé ce bois assez pointu,
Triomphants et criant : « Cette fois, mourras-tu ? »
Ils l'ont planté tout droit dans le cœur qui palpite
(Sans voir que l'œil du mort roulait dans son orbite).
Et l'homme s'est trouvé cloué de part en part
Au sol dur.

Rassurés et songeant au départ,
Les meurtriers pouvaient croire leur tâche faite.
Mais dans l'instant précis qu'ils ont tourné la tête,
Un sourd gémissement les a fait tressaillir.

Comme cela parfois donne du cœur, haïr,
Malgré la sombre peur qui commence à les prendre,
Ils sont restés : et même ils se sont mis à fendre
Avec leurs coutelas ce cadavre en morceaux ;
Et tandis qu'autour d'eux le sang coulait à seaux,
Ont dispersé du pied les lambeaux de chair rouge.

O terreur ! tout ce corps épars palpite et bouge :
Les dents grincent, les poils se hérissent, l'œil luit...

— Plus personne. Un bruit sourd de fuite dans la nuit.



SAGESSE ORIENTALE

L'UN à l'ivresse des festins,
Oublieux du reste, se livre :
L'autre, en quête de grands destins,
Met plus haut sa raison de vivre ;

Et tandis que l'ambitieux
S'en va cherchant la renommée
Et mène grand bruit sous les cieux,
Un autre dit : Gloire, fumée.

A quoi bon lutter tout le jour
Et pâlir et veiller sans trêve ?
La gloire ne vaut pas l'amour !
L'action ne vaut pas le rêve !

Le sage dit : Aimer, souffrir.
Endormant les plus fiers courages,
L'amour à l'âme semble ouvrir
Un paradis plein de mirages ;

Mais de ce paradis vermeil
Plus sombre, hélas ! l'âme retombe :
L'amour ne vaut pas le sommeil !
Et le lit ne vaut pas la tombe !



LES PALAIS DE FLORENCE

PRÈS de l'arc délié de ses loges, Florence
Montre de grands palais d'une sombre apparence ;
Carrés, noirs, sans balcons et sans reliefs sculptés.
On sait bien que jadis des hôtes redoutés
Les emplirent de vie opulente et de fêtes ;
Mais, bien qu'amples, on sent les fenêtres peu faites
Pour laisser transpirer de la joie au dehors.
Ces maisons, se fermant de murs discrets et forts,
Belles solidement, se voulaient surtout sûres ;
Et, pour tous ornements, on voit aux encoignures,

Sur leurs tiges qu'en vain secoua maint hiver,
Veiller rigidement des lanternes de fer
Très saillantes, et dont le sommet s'environne
De dards aigus formant une haute couronne :
Fleurs bizarres d'un goût dur et seigneurial !
Mais ce qui rend surtout leur abord glacial,
C'est la façade haute et sur tous les étages
Répétant la rondeur égale des bossages
Comme les dos pressés de boucliers nombreux...
— Édifices d'aspect farouche ! L'un d'entre eux
Surtout étonne l'œil de sa morgue inouïe :
Car la royale ampleur de ses ailes s'appuie
Sur des fondations massives, dont les blocs
Informes ont gardé l'aspérité des rocs.
Tels, en mer, les travaux cyclopéens des digues.

Puissants palais, bâtis par des riches prodiges !
C'est que vos murs aussi, quoique loin de la mer,
Furent l'amer défi dans le tumulte amer,
Et continrent souvent ces vagues trop tôt lasses
Que soulève l'assaut vengeur des populaces.



L'OUBLI

A ALPHONSE DAUDET

S'IL faut, pour boire un jour au bienheureux calice
Promis par Christ à ceux qu'il reconnaîtra siens,
Que rien ne reste en nous des soucis anciens,
Et que du seul amour divin l'âme s'emplisse;

Si d'égoïsme, ô cieux ! est fait votre délice,
Tandis que les damnés en d'amers entretiens
Se rappelleront, eux, nos terrestres liens,
Et par nous souffriront leur plus affreux supplice;

Plutôt que de sentir m'échapper à jamais
Le regret douloureux des yeux clos que j'aimais,
Dont je dispute au temps la lumière affaiblie,

Plutôt que de céder mes larmes, ce trésor,
Mon amour révolté préférerait encor
L'enfer, qui se souvient, au ciel où l'on oublie!



LE REPOS

A ARMAND SILVESTRE

HORS du wagon poudreux, pour aspirer l'air pur,
Parfois un voyageur se penche à la portière
Et soudain se retire, apercevant le mur
Bas et crépi qui garde un étroit cimetière;

Un étroit cimetière où l'on sent que les morts
Sont au large, couchés sous les croix espacées,
Et dont les verts cyprès mettent comme un remords
Dans la sérénité molle de ses pensées...

Cet aspect grave, au lieu des gais tableaux mouvants
Que cherchait son regard, le gêne. Chose impie,
Que, pour tracer plus droit leur route, les vivants
S'en viennent côtoyer cette foule assoupie!

Mais l'ardent tourbillon de poussière et de bruit
Ne réveille pas un de ces dormeurs; il passe.
Leur immobilité fait songer et poursuit
Ceux qu'une fuite aveugle emporte dans l'espace.

Le grand repos des morts dit aux voyageurs las :

« Frères impatients, pourquoi courir si vite ?

« Sans tant de hâte vaine et de fatigue, hélas !

« N'arriverez-vous pas au but que nul n'évite ?

« Que le Destin vous tue en route, ou qu'à vos grés

« Il vous laisse vaguer d'un bout du monde à l'autre,

« La place importe peu ! bientôt vous dormirez,

« Comme nous, d'un sommeil aussi lourd que le nôtre. »

Et lui, le voyageur, pourrait dire à son tour :

« Sédentaires amis, certes, je vous envie

« Pour n'avoir pas connu l'amer et vain séjour

« Des villes, dans la mort non plus que dans la vie.

« Quand nos yeux seront clos et rompus nos genoux

« A force de souffrir et de lutter sans trêves,

« Qui sait si seulement notre sommeil, à nous,

« Ne sera pas fiévreux et plein de mauvais rêves ?

« Et de même que dans nos faubourgs populeux
« Nous allons, coudoyés par la foule des rues,
« Nous subirons encore, à l'ombre des ifs bleus,
« La promiscuité funèbre des cohues.

« Tandis que vous avez chacun, sûrs d'y rester,
« Six pieds de terre au moins d'où nul ne vous évince,
« O vous dont le sommeil profond semble ajouter
« A la paix du tombeau la paix de la province ! »



PORT DE MER

A FRANÇOIS COPPÉE

Ceux dont un désir âpre a fouetté sans trêve
La vie, — aventuriers, conquérants ou bandits, —
Dont l'action tenta les courages hardis
Et que n'engourdit point l'oisiveté du rêve,

Ceux-là, je les envie! Ils ont, de grève en grève
Poursuivant le mirage heureux des paradis,
Trouvé dans leurs projets chaque jour agrandis,
Sans y penser, la fin de leur carrière brève.

Et moi, que longuement ronge un regret amer,
Habitant sédentaire et vieux d'un port de mer,
Je m'en vais, regardant les vagues balancées,

Sur les quais encombrés d'un confus appareil,
Parmi les agrès noirs qui fument au soleil,
Pour aspirer l'odeur des grandes traversées.



LE BLASPHEME

A CAMILLE PELLETAN

VISIBLE affreusement dans le courroux des mers,
C'est bien toi, Poseidon! que brave en mots amers
Ajax, le noir trident suspendu sur sa tête.
Prométhée, appelant la foudre qui s'apprête,
A vu Zeus se dresser et les cieux obscurcis
Trembler au froncement des terribles sourcils:
Et c'est pourquoi nul temps n'effacera la gloire
De ces défis gravés dans l'humaine mémoire.
Il faut être croyant pour affronter les dieux.
Pour nous, las de créer des tyrans odieux

Et de voir l'Injustice en eux toute puissante,
Au lieu de provoquer leur providence absente,
Nous les avons niés : et le grand ciel béant
S'est fait vide, et les dieux sont rentrés au néant.
A ses noirs cauchemars l'Humanité ravie
Se rendort dans le songe apaisé de la vie ;
Le tombeau plus clément s'ouvre au mortel lassé.
— Seul, le poète pense aux effrois du passé
Et parfois rêve, épris des âmes révoltées,
La grandeur du blasphème interdite aux athées.



SÉPULTURE

Si froide je te veux, ô tombe ! que la couche
Solitaire où je vais m'étendre sur le dos
Éteigne enfin la fièvre ardente de mes os,
La fièvre qu'alluma le baiser de sa bouche !

Si sourde, que jamais de complices échos
Ne vibrent jusqu'à moi du sol que son pied touche ;
Et que jamais n'arrive à mon sommeil farouche
La voix par qui ma vie a perdu le repos !

Si noire je te veux, que les bonnes ténèbres
Soient un asile sûr à mes songes funèbres
Contre les doux yeux bleus où naquit ma rancœur !

Si profonde, surtout, qu'une larme glacée,
Jamais, perçant la dalle et la terre entassée,
Ne filtre, corrosive, et ne me brûle au cœur !



CONSEIL

O faible cœur humain qui doutes et qui pleures,
Ainsi que tes effrois tes espoirs sont des leurres !
Après le cauchemar des longs siècles soufferts,
Tu refuses enfin de croire à des enfers ;
Et tu n'as plus l'angoisse horrible des géhennes
Où le Dieu du passé perpétuait ses haines.
Rejette encore, avec ces vieux rêves maudits,
Le mirage non moins cruel des paradis ;
Repousse, quelque émoi que leur nom seul te cause,
Tout vague espoir de vie ou de métempsychose ;

Songe aux tourments passés ; songe au peu que promet
A la foi des croyants Jésus ou Mahomet ;
Froidement, sans céder à tes désirs complices,
Scrute l'appât grossier de ces vaines délices ;
Songe que tous les biens que l'on pourrait t'offrir
Ont leurs maux ; que penser ne va pas sans souffrir ;
Et que les mêmes lois, pour la brute ou pour l'ange,
Mélent à l'existence une misère étrange.
Connais que ton recours unique est le trépas ;
Que tant que tu battras, ô cœur ! tu n'auras pas
De repos avec tes douloureuses chimères,
Le bien, le beau, le vrai : vains mots, sources amères
De pleurs ! et que, dans tout, le seul apaisement
Te viendra du final anéantissement.

Si la Mort froide à ton illusion première,
Ainsi que l'ombre aux yeux épris de la lumière,
Fait horreur, prends courage : incline-toi souvent
Sur la nuit vaste où dort tout ce qui fut vivant.
Que le vertige en toi cède à la raison ferme ;
Sens-y croître, d'abord faible et sourd comme un germe,
Puis seul, et remplaçant toute soif, toute faim,
L'appétit furieux des ténèbres sans fin ;
En sorte que ta peur folle de ne plus vivre
A la longue devienne un espoir qui t'enivre,
Et que chaque sommeil t'invite, précurseur
Du sommeil de la tombe en sa noire douceur.



L'ÉPITAPHE

A PAUL BOURGET

MON âme qui voyage et qu'a partout suivie
Son ennui morne, en Grèce a souvent épelé
L'épitaphe qu'on lit sur un cippe écroulé :
« J'ai cent ans. J'ai connu tous les biens qu'on envie.
« La curiosité maintenant me convie
« A voir si quelque bien suprême est recélé
« Chez Pluton. — Le vieillard ayant ainsi parlé
« Sans faste, déposa le fardeau de la vie. »

De quoi te faut-il plus louer, ô vieux païen !
D'avoir, sage, vécu pendant un siècle ? ou bien
D'avoir clos tes cent ans comme l'on ferme un livre ?

Que t'envier ? Ta fin brusque ? tes jours si longs ?
— Hélas ! nous autres, vieux ou jeunes, n'égalons
A la peur de mourir que le dégoût de vivre !



L'HÔTE IMPORTUN

Qui donc frappe à cette heure ? — Un voyageur si las
Qu'il ne pouvait pas faire un pas de plus. — Hélas !
Entre, j'ai vu l'appel que ton bras faible agite ;
Et dis ce qu'il te faut, tu l'auras. — Rien qu'un gîte,
Rien qu'un lit. — Mais d'abord qu'un feu clair et vermeil
Te ranime ; tu dois avoir froid ? — J'ai sommeil,
Je veux un lit. — Le lit t'est promis, et la table
Va se dresser pour toi : viens. — Zèle insupportable !
Je n'ai ni froid, ni faim, ni soif : je veux dormir.
— D'un frisson douloureux j'ai vu ton corps frémir.

Quel dur chemin fis-tu ? pourquoi ces fers d'esclave ?
O pauvres pieds meurtris ! souffrez que l'on vous lave
Et qu'une eau pure... — Trêve à ta vaine pitié
Qui ravive les maux assoupis à moitié ;
Montre-moi le plus vil grabat, que je m'y couche,
Et ne tarde pas plus, hôte ! — Quel ton farouche,
Et combien d'amertume en ce peu que tu dis !
L'abîme fut profond, certe, où tu descendis ;
Mais nul gouffre si noir qu'on n'en remonte. Espère ;
L'excès de ton malheur touche au destin prospère ;
Cœur las d'aimer ! ici t'attendent les meilleurs
Des biens que tu rêvas si vainement ailleurs.
C'est l'Aube... — O tentateur, assez de mots perfides !
Mon vœu, ne l'as-tu pas lu dans mes yeux avides,
Avides de nuit noire et de somme infini ?
Ne parle pas d'amour, ni d'espérance, ni
De bonheur : à jamais durci comme les pierres,
Mon cœur lâche a cessé de battre, et mes paupières
Succombent sous un poids invinciblement lourd...
Mon lit, je veux mon lit ! un lit profond et sourd.



LA RÉSURRECTION

AU STATUAIRE HENRI CROS

A terre, dans un champ lugubre, elle est couchée,
Et sur un de ses bras se soulève à demi;
L'autre coude s'étire en l'air, mal affermi
Sous le poids de la tête en arrière peuchée.

D'un douloureux soupir la poitrine a gémi
Vivante et comme par un aiguillon touchée;
Et la paupière bat, brusquement arrachée
Au funèbre sommeil qu'elle a longtemps dormi.

Le morne allongement de ses deux jambes roides
Montre bien qu'elles sont de pierre encore, et froides
Comme les fit la mort lente à se dessaisir.

— Oh ! quel clairon maudit, quel ange au cœur de glace
Pour l'atroce douleur, pour l'atroce plaisir,
Inexorablement réveille la Chair lasse !



VIATIQUE

Si la mort n'est pas l'ouverture
Du néant vaste où rien ne luit ;
S'il faut attendre dans sa nuit
On ne sait quelle aube future ;

Si l'espoir du repos nous ment ;
Si le tourment de la pensée
A la chair inerte et glacée
Survit impérissablement ;

Si la loi de Dieu tyrannique
Sur l'angoisse, triste oreiller !
Force les âmes de veiller
Jusques au Jugement inique,

Et qu'il faille, aux plis du linceul,
Écouter se traîner dans l'ombre
Le pied lourd des siècles sans nombre,
Seul dans la tombe, toujours seul !

Oh ! puissé-je, avant que je meure,
De l'ange que suivent mes pas,
De celle qui ne m'aime pas
Être aimé, ne fût-ce qu'une heure !

Puissent ses yeux d'un froid mordant,
Doux même à ceux qu'elle rebute,
Oublier, rien qu'une minute,
Leur mépris en me regardant !

Que je puisse, quittant ce monde,
A sa bouche fière puiser
L'éblouissement du baiser
Durant l'éclair d'une seconde ;

Et que j'emporte — ô cécité
Des yeux clos que la terre presse ! —
Le souvenir d'une caresse
Pour occuper l'éternité !

DON QUICHOTTE

A PAUL V***

I

Où sont les hauts projets et les rêves de gloire
Qui te gonflaient le cœur, sublime aventurier ?
Ton front, qui paraissait attendre le laurier,
Penche, hélas ! alourdi d'une tristesse noire.

Ton bras eut beau combattre et ta bouche crier :
A grands coups de bâton sur ton dos, ô déboire !
D'ignobles muletiers ont marqué leur victoire ;
Et ton pied, mainte fois, a vidé l'étrier.

Droit sur d'affreux géants tu courus, lance haute :
Mais si ce n'est ton cœur, tes yeux furent en faute
Et ta superbe audace eut un sot dénoûment.

Ta désillusion pire, c'est Dulcinée...
Et voici, pour combler la fatale journée,
Que l'écuier Sancho ricane lourdement.

II

On te croit fou, de voir seul ce que chacun nie :
Cependant tous ont tort, et toi seul as raison,
Imputant ta défaite à quelque trahison
Des enchanteurs mauvais qu'offusque ton génie.

C'étaient de vrais géants qui barraient l'horizon,
Et que change en moulins leur terrible ironie !
Ton cheval, qui n'est plus qu'une rosse honnie,
Frais et fier en partant volait sur le gazon.

Ta dame Dulcinée était belle et princesse,
Avant que le guignon qui te poursuit sans cesse
N'en fit une vachère indigne de tes vœux.

Un obstacle toujours se dresse ridicule
Devant ton but : toujours se dérobe et recule,
Justice, Gloire, Amour, la palme que tu veux.

III

O preux que maint taureau fit danser sur ses cornes !
Plus d'un, sur un cheval superbe et piaffant,
Au départ, comme toi, sonnait de l'olifant
Et, battu mille fois, connut tes retours mornes.

Le même enchantement funeste, ô vieil eufant,
Promène encor, rivaux de ta candeur sans bornes,
Des poètes épris de rousses Maritornes,
Des fous ayant pour cri : « Guerre au mal triomphant ! »

Plus d'un regrette encor sa bonne foi trompée
Par des larrons; plus d'un lance des coups d'épée
Que détournent du but les démons envieux;

Et le peuple toujours se tord d'aise et se pâme,
Le peuple ingrat, à voir la souffrance d'une âme
Chevaleresque dans un corps débile et vieux.

IV

Mais que sont les ennuis de notre destinée
Près de la tienne, triste et risible à souhait !
Jamais astre plus vil n'eut plus noble jouet ;
Et toute malechance en toi semble incarnée.

Tu ne peux même pas finir seul et muet :
Et, comme le soir froid d'une ardente journée,
S'éteint dévotement ta vie, abandonnée
Des grands rêves de qui notre âme s'engouait.

Puissions-nous, traversant mille épreuves amères,
Mourir du moins sans vous renier, ô chimères,
Obstinés pour le beau, justes impénitents !

Et veuille le destin, plus clément que Cervantes,
Épargner à l'horreur de nos derniers instants
L'édification des sots et des servantes.





L'AUBE

A JEAN AIGARD

*C*HAQUE fois que j'ai vu l'Aube tremblante naître
Et poindre sa blancheur première à l'horizon,
Avec le vent plus frais un espoir sans raison,
Un indicible espoir a soulevé mon être.

*C*haque fois que j'ai vu s'assombrir ma fenêtre
Qu'envahissait le soir, la sourde trahison
Du sort, les vœux déçus, les regrets à foison
Troublaient mon cœur obscur qui n'ose se connaître.

*Avec trop de matins pâles et trop de soirs
J'ai tour à tour vu naître et mourir mes espoirs
Pour qu'à les ranimer mon rêve s'ingénie :*

*L'illusion des fiers projets et des amours
Éternelles a fui ; mais, inquiet toujours,
L'Aube me gonfle encor d'une attente infinie.*

1867.



TABLE



TABLE



AVRIL, MAI, JUIN

	Pages.
I. <i>Prélude.</i>	3
II. <i>Le soleil était radieux</i>	5
III. <i>Neige d'antan.</i>	7
IV. <i>Frondibus et foliis</i>	9
V. <i>Dryas</i>	11
VI. <i>Sur un Clodion</i>	13
VII. <i>On ne badine pas avec l'amour (1^{re} rep.)</i> .	15
VIII. <i>A une comédienne</i>	17
IX. <i>Un jour, j'arrivais de voyage.</i>	19
X. <i>Les fous.</i>	21

XI.	Vers dorés	23
XII.	<i>Ce qu'il me faut pour être heureux</i> . .	25
XIII.	Vœux rustiques.	27
XIV.	<i>L'autre jour, je marchais songeur dans une foule</i>	29
XV.	A M. Leconte de Lisle.	31
XVI.	<i>Si tu le voulais, nous ferions, ma chère.</i> .	33
XVII.	Bouquetière.	35
XVIII.	A M ^{lle} Delahaye.	37
XIX.	A l'auteur de Fantasio.	39
XX.	Midi.	41
XXI.	Renouveau	43
XXII.	Soirs de juin.	45
XXIII.	Chemin creux.	47
XXIV.	Les grandes dames.	49
XXV.	Aux Italiens	51
XXVI.	<i>Celle que j'ai rêvée est blonde... Néan- moins</i>	53
XXVII.	<i>Elle avait, quand elle arriva.</i>	55
XXVIII.	<i>Elle s'est dit, la pauvre fille</i>	57
XXIX.	Reliquaire.	59
XXX.	Sub sole.	61
XXXI.	<i>Sous les lambris bien clos d'une chambre bien chaude.</i>	63
XXXII.	Midi sur la côte. (Souvenir d'Arès.) .	65
XXXIII.	A M ^{lle} Marie Royer	67
XXXIV.	Abeilles	69
XXXV.	Ἐρως	71
XXXVI.	L'heure du berger	73
XXXVII.	Sur un Holbein	75
XXXVIII.	Esthétique	77
XXXIX.	Ma chartreuse	79
XL.	Effet de lune.	81
XLI.	Canicule	83
XLII.	Aux jeunes	85
XLIII.	Marchesina	87

XLIV.	Sur un banc	89
XLV.	<i>J'ai beau veiller, le soir, sur mes livres jaunis</i>	91
XLVI.	Les Misérables (Fantine).	93
XLVII.	Sur un Salvator	95
XLVIII.	Vision	97
XLIX.	<i>J'adore en vérité la forme et la matière</i>	99
L.	Aux pharisiens modernes	101
LI.	Conseils à une parisienne	103
LII.	Le coffret	105
LIII.	Vieux parc	107
LIV.	Camée	109
LV.	A M ^{lle} P.	111
LVI.	Histoire d'amour	113
LVII.	I. <i>Ma chère enfant, si vous voulez</i>	115
LVIII.	II. <i>Quand je l'aperçus, petit air rougeur.</i>	117
LIX.	III. A mes livres	119
LX.	Le mur mitoyen. (A M. Thiron.)	121
LXI.	A une tête de femme	123
LXII.	<i>Comme elle s'ennuyait, elle le prit un jour</i>	125
LXIII.	<i>Au mot d'amour, plus d'un rit d'un air sar- donique.</i>	127
LXIV.	Après dix ans	129
LXV.	I. Au travers du mur	131
LXVI.	II. <i>Un jeune cœur n'est pas de chêne.</i>	133
LXVII.	Méridienne	135
LXVIII.	A plus d'une	137
LXIX.	La conteuse.	139
LXX.	Réalisme.	141
LXXI.	A M ^{me} F.	143
LXXII.	A mon ami	145
LXXIII.	Phryné	147
LXXIV.	L'Africaine	149
LXXV.	Croquis	151
LXXVI.	<i>S'il vous arrive un jour d'aimer plus bar- que vous</i>	153

LXXVII.	Révolte.	155
LXXVIII.	Les Misérables et la critique. . .	157
LXXIX.	A M ^{lle} G	159
LXXX.	A M ^{lle} V	161
LXXXI.	I. <i>Je lui montrai les blondes mousses.</i>	163
LXXXII.	II. <i>C'est bien toujours la même robe.</i>	165
LXXXIII.	<i>Mon cher Parisien, j'aspire à la hou-</i> <i>lette</i>	167
LXXXIV.	A Paul G.	169
LXXXV.	Miniature	171
LXXXVI.	Un artiste.	173
LXXXVII.	Fauvette.	175
LXXXVIII.	<i>A une Athénienne du quartier Bréda.</i>	177
LXXXIX.	<i>Ami dont l'esprit m'accompagne . .</i>	179
XC.	Le Gourzy.	181
XCI.	<i>Il aima longtemps, longtemps sans</i> <i>espoir.</i>	183
XCII.	Πολυφλοίσβοιο θαλάσσης . . .	185
XCIII.	<i>Quand tu t'en vins échevelée . . .</i>	187
XCIV.	Les vieux maîtres	189
XCV.	La montagne.	191
XCVI.	Vie des ruines	193
XCVII.	<i>Quand on a marché dans la route. .</i>	195
XCVIII.	I. A mi-côte	197
XCIX.	II. Plein ciel.	199
C.	<i>On dit que Dieu voilait sa face . .</i>	201
CI.	Le torrent.	203
CII.	<i>L'homme est petit : il a beau faire .</i>	205
CIII.	Le sablier	207
CIV.	<i>Adieu les pieds mignons, les tailles on-</i> <i>doyantes</i>	209
CV.	<i>Songe d'une nuit de mai.</i>	211

A MI-COTE

PAYSAGES ET FANTAISIES

	Pages.
L'Enseigne	221
La Vallée	223
L'Étang	225
Lisière de bois.	227
L'Asile	229
Rêve d'été	231
Nuit de Paris	233
Nuit des bois.	235
Giboulées.	237
La Saint-Jean	239
L'Éclaircie	241
L'Avenue.	243
Dans la forêt	245
Ressouvenance	247
La Chute.	249
Double rêve.	251
Dédicace	253
Filles du peuple	255
A une comédienne de salon.	257
Le Vin	259
Sigisbéisme	261
Tantale	263
La Marguerite	265
La Porte d'azur	267

Pierrot	269
Soleil couchant.	271
Bataille de Dames.	273
La Rencontre	276

LES MATINS

Renouveaux.	281
Au lever.	283
L'Escarpolette	285
Le Rêve	287
Chanson	289
En passant	291
Miniature.	293
Délicatesse	298
La Voilette	300
Donna Nera.	304
Inquiétude	306
L'Écho	308
Rancœur.	310
Le Regret	313
Encore	315
La Goutte de sang	317
Madrigaux amers	320
I. <i>Les fleurs et toi, blonde ennemie.</i>	320
II. <i>Ce qui faisait les amoureuses</i>	321
III. <i>Le rire à tes folles dents blanches</i>	322
IV. <i>Ton orgueil me fait plus épris</i>	322
V. <i>Nulla musique n'est pareille</i>	323
VI. <i>Profonds cheveux, cheveux d'or fin</i>	324
VII. <i>Sur la mer de tes yeux sincères</i>	324

LES SOIRS

Soir d'automne.	329
Finis Poloniae	331
Sagesse orientale	334
Les palais de Florence	336
L'Oubli	338
Le Repos.	340
Port de mer.	343
Le Blasphème	345
Sépulture.	347
Conseil	349
L'Épitaphe	351
L'Hôte importun	353
La Résurrection	355
Viatique	357
Don Quichotte.	359
L'Aube	367





Achevé d'imprimer

Le dix-huit octobre mil huit cent quatre-vingt-six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS







